

LE VERROU DE LA REINE
(1856)

ALEXANDRE DUMAS

Le verrou de la reine
comédie en trois actes

Gymnase-Dramatique. – 15 décembre 1856.

LE JOYEUX ROGER
2015

ISBN : 978-2-924529-19-5

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

ACTE PREMIER

Dans la forêt de Satory. – La scène est partagée en deux : à droite, un pavillon avec une table toute dressée ; à gauche, la forêt.

Scène première

Le comte de Mailly, le duc de Melun,
mademoiselle de Charolais.

De Mailly et de Melun entrent, apportant mademoiselle de Charolais.

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

Merci, monsieur de Melun ! merci, monsieur de Mailly ! Vous pouvez me déposer là sur le gazon : j'y serai presque aussi bien que si j'étais dans mon hôtel de la rue du Bac.

DE MAILLY

Mais, grand Dieu ! que ferez-vous là, princesse ?

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

Mais ce que fait madame du Maine dans son parc de Sceaux : je rêverai... Une femme rêve toujours à quelqu'un ou à quelque chose, du moment qu'elle n'a pas quarante ans ; et encore, si elle les a, elle rêve au passé.

DE MELUN

Si Votre Altesse le permettait, je monterais à cheval et courrais jusqu'à Versailles...

DE MAILLY

Mais non, Melun ; il serait plus simple que ce fût moi, et Son Altesse n'a qu'à dire un mot.

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

Et pour quoi faire aller à Versailles ?...

DE MELUN

Pour chercher un médecin, princesse.

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

Bon ! un médecin à propos d'une pauvre petite foulure !

DE MAILLY

Votre Altesse appelle cela une petite foulure ? Mais son pied enfle horriblement !

MADemoisELLE DE CHAROLAIS, riant

Vous trouvez, Mailly ?

DE MELUN

Mailly a raison, et je pars à l'instant même.

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

Oh ! monsieur de Melun, que dirait le roi, si vous quittiez la chasse ?

DE MELUN

Du moment qu'il saurait que c'est pour porter secours à sa belle cousine, mademoiselle de Charolais, le roi se déclarerait mon obligé.

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

Et ma sœur Clermont, croyez-vous qu'elle se croirait la mienne ?... Allons, allons, monsieur de Melun, rejoignez votre belle indolente ; si distraite qu'elle soit, elle finirait peut-être par s'apercevoir de votre absence, et alors, ce n'est pas pour mon pied qu'il faudrait un médecin, c'est pour mes yeux... Rejoignez, Melun, rejoignez !

DE MELUN

Si Votre Altesse le veut absolument...

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

Je vous en prie.

DE MAILLY

Va, Melun, va ! Je resterai avec la princesse... Tiens, on sonne justement la vue ; tu ne te perdras pas.

(De Melun salue et sort.)

Scène II

Mademoiselle de Charolais, de Mailly.

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

Que venez-vous de dire là, Mailly ?

DE MAILLY

À Melun ?...

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

Non, à moi.

DE MAILLY

Vous ai-je dit autre chose, sinon que vous étiez la plus charmante princesse de la terre ?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Vous avez dit que vous alliez rester près de moi.

DE MAILLY

Mais c'est en effet mon intention, princesse ; et, à moins que vous ne me chassiez...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Je vous chasse.

DE MAILLY

Bon ! vous me chassez ?...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Oui.

DE MAILLY

Moi aussi ?...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Le *moi aussi* me semble un peu fat !

DE MAILLY

Excusez, princesse, le mot m'est échappé.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Eh bien, courez après, mon cher Mailly !

DE MAILLY

Et pourquoi cela, belle dédaigneuse ?...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Mais tout simplement parce que je n'accepte pas la compagnie d'un si nouveau marié que vous êtes. Voilà un mois que vous avez épousé votre cousine mademoiselle de Nesle, et vous la laisseriez courre la chasse sans vous et avec un roi de vingt ans ?

DE MAILLY

Voyons, soyez franche : vous voulez être seule ?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Non ; seulement, je ne veux pas être avec vous.

DE MAILLY

Je comprends ; mais si le roi demande de vos nouvelles ?

MADemoISELLE DE CHAROLAIS

Soyez tranquille, il n'y pensera pas.

DE MAILLY

Mais à quoi pense-t-il donc, alors ?

MADemoISELLE DE CHAROLAIS

Oh ! je donnerais bien quelque chose à celui qui me le dirait... Allez, mon cher comte, allez... (On sonne le rembuché.) Et, tenez, voilà justement l'hallali. Je vous dirai comme vous avez dit à Melun : vous saurez où retrouver la chasse.

(De Mailly sort.)

Scène III

Mademoiselle de Charolais, seule.

Bon ! me voilà débarrassée de mes deux cavaliers servants... Midi... Il était temps qu'ils s'en allassent... Si M. de Richelieu est aussi exact à me venir trouver à la Muette que nous l'étions, mademoiselle de Valois et moi, à l'aller trouver à la Bastille, je n'aurai pas à me plaindre. Mais le moyen de croire à l'exactitude de M. de Richelieu, arrivé de l'armée ce matin ! Cependant, ce petit billet dit bien midi... (Elle lit.) « Chère princesse, j'arrive des antipodes ; j'apprends que vous êtes en chasse. Pouvez-vous perdre la bête vers midi et vous reposer aux environs de Satory ? Quelqu'un qui vous y cherchera espère vous y trouver. » Pas de nom ; mais j'ai reconnu l'écriture. (Regardant à sa montre.) Midi cinq minutes... Mais qu'est-ce donc là-bas ?... Non... Si... En vérité, je ne me trompe pas, c'est lui !... Ah ! comme je serais fière, si j'avais la naïveté de croire que cette grande exactitude est à mon intention !

Scène IV

Le duc de Richelieu, mademoiselle de Charolais.

MADemoISELLE DE CHAROLAIS,

tirant sa montre

Duc, cinq minutes de retard seulement ; je ne vous reconnais

plus.

RICHELIEU, tirant la sienne
Princesse, deux minutes d'avance ; je me reconnais.

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Bon ! voilà déjà nos montres en désaccord : la mienne avance et la vôtre retarde.

RICHELIEU

Si cela était, il faudrait me pardonner, princesse : ma montre et moi, nous arrivons d'Allemagne, et nous marquons l'heure de Philipsbourg.

MADemoiselle DE CHAROLAIS

De Philipsbourg ?... Ah ! pauvre duc !... Voyons, que je vous regarde.

RICHELIEU

Oh ! ne faites pas cela, je vous en supplie ! j'ai pris l'habitude, depuis un an, d'être regardé par des Allemands : cela m'a donné un air gauche et provincial. Accordez-moi le temps de quitter l'air que j'ai ; c'est au moins l'affaire de vingt-quatre heures, je vous en préviens.

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Vingt-quatre heures ! Alors, duc, ce n'était point la peine que je me donnasse une entorse.

RICHELIEU

Vous, une entorse !... Et pour quoi faire ?...

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Comment, pour quoi faire ?...

RICHELIEU

Sans doute ; vous avez trop d'esprit pour vous donner une entorse inutilement.

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Ne m'avez-vous pas demandé une demi-heure de tête-à-tête au pavillon de Satory ? Le moyen de vous donner cette demi-heure sans quitter la chasse, et le moyen de quitter la chasse sans avoir une bonne raison ?...

RICHELIEU

Ah ! ah !... De sorte que vous souffrez horriblement, princesse ?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Horriblement ! c'est le mot.

RICHELIEU

De quel pied ?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

De celui que vous voudrez... Vous savez que je n'ai rien à vous refuser.

RICHELIEU

Alors, permettez-moi de les baiser tous les deux, pour ne pas faire d'erreur.

(Il s'assied près d'elle.)

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Voyons, duc, pourquoi m'avez-vous donné ce rendez-vous ?

RICHELIEU

Mais pour vous voir avant aucune autre, et prendre auprès de vous l'air de la cour.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Bon ! je suis devenue pour vous ce qu'était la pauvre marquise de Prie avant sa mort : la gazette du jour... Eh bien, mon cher duc, mon premier numéro ne sera pas long, et je vais vous le réciter tout d'un trait... Le cardinal gouverne, la reine prie, le roi chasse, le peuple paye, le surintendant des finances ne paye pas, et tout le monde bâille. Voici l'état des choses ; aussi, j'eusse pu vous dire tout à l'heure, à votre arrivée, comme Dymas au compagnon d'Hercule :

Philoctète, est-ce vous ?... Quel coup affreux du sort

Dans ces lieux empestés vous fait chercher la mort ?

RICHELIEU

Quoi ! princesse, la situation est-elle si grave, que vous me parliez en vers... et en grands vers même ?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Ah ! duc, pour de semblables tristesses, l'alexandrin n'est

même pas assez long.

RICHELIEU

Mais on s'ennuie donc furieusement à la cour ?...

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Voyez, j'en suis devenue grasse.

RICHELIEU

C'est, ma foi, vrai, et Votre Altesse n'aurait pas un meilleur visage quand elle sortirait d'un monastère.

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Duc, il y a des monastères qui sont des endroits folâtres en comparaison de la France de 1730.

RICHELIEU

Mais... cependant, le roi...

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Eh bien, le roi ?...

RICHELIEU

Comment ! il ne vous distrait pas un peu ?...

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Qu'entendez-vous par là ?

RICHELIEU

J'avais cru que, lassé des vertus de sa femme, qu'il néglige ouvertement, dit-on, il s'était montré sensible...

MADemoiselle DE CHAROLAIS

À quoi ? Voyons, dites à quoi !

RICHELIEU

Mais, princesse, on dirait, d'honneur, que je vous parle allemand.

MADemoiselle DE CHAROLAIS

La vérité est que vous ne vous faites pas comprendre... Voyons, expliquez-vous naïvement, franchement, sans méandres.

RICHELIEU

Soit !... Eh bien ! Louis XV n'est donc plus le petit-fils de son grand-père Louis XIV ? il n'y a donc plus, à la cour de France, ni dame de Fontenac, ni comtesse de Châtillon, ni demoiselle d'Argencourt, ni Olympe de Mancini, ni la Vallière, ni personne

enfin ?

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Pardonnez-moi, mon cher duc ; mais...

RICHELIEU

Mais ?

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Le roi n'a pas d'yeux ; le roi est sourd...

RICHELIEU

Le roi est muet, peut-être ?... Oh ! mais c'est scandaleux ! Où allons-nous, princesse ?... L'ambassade de Chine est-elle vacante ?... Je la demande !

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Ah ! duc, que Versailles est changé depuis que vous n'y êtes plus !

RICHELIEU

Dame, c'est limpide, cela !... le roi sage, il en résulte, à la cour, un trop plein de vertu qui déborde dans la rue et qui submerge le peuple.

MADemoiselle DE CHAROLAIS

C'est une inondation, duc !

RICHELIEU, se levant

Alors, ma foi, sauve qui peut !

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Ah ! si, vous aussi, vous vous mettez à la nage, nous sommes tous perdus, mon cher duc !

RICHELIEU

Et comment voulez-vous que je tienne tête à un pareil torrent de morale ? que puis-je, moi chétif, contre un roi de France, jeune, aimable, beau, qui a le malheur, à vingt ans, d'être aveugle, sourd et muet... et, bien pis que tout cela, fidèle à sa femme ? à moins, toutefois, que cette fidélité ne soit le résultat de l'inexpérience, cette froideur celui de la timidité ; à moins cependant qu'un amour secret, un premier amour, un... Eh bien, non, princesse, je ne fuirai pas le danger ; je m'y exposerai, je me sacrifierai, je ferai cesser le scandale !...

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

Vous dites, duc ?...

RICHELIEU

Je dis qu'avant vingt-quatre heures, la cour aura repris sa gaieté, ou j'y perdrai...

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

Votre latin, duc ? Vous ne risquez pas grand'chose, il me semble...

RICHELIEU

Non ; mais mon nom de Richelieu...

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

À la bonne heure ! je vous retrouve.

RICHELIEU

Quelqu'un !... Il est inutile que l'on vous voie ici, princesse. Profitez de ce que vous avez une entorse pour vous servir de vos ailes, à défaut de vos pieds.

(Mademoiselle de Charolais sort en riant.)

Scène V

Richelieu, Bachelier.

BACHELIER, il sort du pavillon
en parlant à la cantonade

Le roi ne soupera que fort tard ; il est donc inutile de vous hâter.

RICHELIEU, à part

C'est la voix de Bachelier. Peste ! en l'état où nous sommes, c'est quelque chose que d'avoir l'occasion de causer avec le valet de chambre du roi, d'être admis dans sa familiarité... (Haut.) N'est-ce pas, mon cher Bachelier ?

BACHELIER

Que Dieu me pardonne, mais c'est M. le duc !

RICHELIEU

Comment, comment, Bachelier !... Parole d'honneur, vous me reconnaissez encore ?

BACHELIER

M. le duc n'est pas de ceux qu'on oublie... Est-ce que M. le duc a déjà vu le roi ?...

RICHELIEU

Non, mon ami, non.

BACHELIER

Mais M. le duc vient ici pour le voir ?

RICHELIEU

Pour vous voir, vous, d'abord, Bachelier.

BACHELIER

Moi, d'abord ?

RICHELIEU

Oui, vous ; le roi ensuite. À tout seigneur, tout honneur, mon cher Bachelier !

BACHELIER

M. le duc me permettra de me montrer confus d'un honneur dont je suis si peu digne.

RICHELIEU

Bachelier, mon ami, vous êtes trop modeste, et vous ne vous prisez point ce que vous valez. L'homme qui habille le roi tous les matins, qui le déshabille tous les soirs, qui lui parle en le poudrant, qui lui passe son cordon bleu, qui lui boucle ses jarretières, c'est un homme qui a son importance dans l'État, Bachelier, et si cet homme joint, à une certaine perspicacité personnelle, de la bonne volonté pour ses amis, comme vous le faites, vous, c'est, par ma foi, un homme qui mérite toute considération, et que l'on ne saurait voir ni trop souvent, ni trop tôt.

BACHELIER

M. le duc n'ignore pas que je mets ma gloire à me considérer comme son plus dévoué serviteur.

RICHELIEU

Oui, oui, je sais que nous nous aimons de longue main... Ah çà ! voyons, mon pauvre Bachelier, c'est donc vrai, ce que l'on m'a dit ?

BACHELIER

De qui, monsieur le duc ?

RICHELIEU

Mais du roi, de son indifférence, de sa réserve, de sa froideur.

BACHELIER

Hélas ! monsieur le duc, rien n'est plus vrai.

RICHELIEU

Comment ! pas d'autre distraction que la chasse ?

BACHELIER

Pas d'autre.

RICHELIEU

Pas d'autre ?

BACHELIER

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire...

RICHELIEU

Si j'avais pu conserver là-dessus quelque doute, mon cher Bachelier, il ne m'en resterait plus en voyant votre air pénétré ; vous venez de me dire cela avec l'accent...

BACHELIER

Du désespoir, monsieur le duc.

RICHELIEU

Et...

BACHELIER

Quoi, monseigneur ?

RICHELIEU

Pas de conjectures, de votre part, sur ce qui se passe en lui ? pas le moindre renseignement, pas le plus petit indice, pas le plus léger fil qui puisse nous guider dans ce dédale ?... Hein ?... Non ?... Rien ?... Vrai ?

BACHELIER

Rien absolument, monsieur le duc ! c'est à peine si, de temps à autre, je surprends un soupir...

RICHELIEU

Ah ! il soupire ?... C'est un symptôme, Bachelier. Et pour quoi soupire-t-il ?... Je veux dire pour qui ?

BACHELIER

Oh ! pour personne, monsieur le duc, pour personne assurément. Et voilà le malheur ! Ou bien, si c'est pour quelqu'un, pour une femme, le voile qui la couvre est si épais, que, jusqu'à présent, il est resté pour moi impénétrable... Ah ! monsieur le duc, que les gens timides sont de singulières gens ! Avez-vous jamais été timide, vous ?

RICHELIEU

Jamais !... Mais, voyons, Bachelier, voyons, c'est quelque chose cependant que ces soupirs.

BACHELIER

C'est un signe d'ennui, monsieur le duc, et voilà tout.

RICHELIEU

Peste ! vous trouvez que cela n'est rien ? Bachelier, mon ami, vous êtes par trop difficile. Je croyais la partie bien plus mauvaise ; nous avons du jeu... Voyons, puisque nous voilà sur une trace, suivons-la.

BACHELIER

Je ne demande pas mieux, monsieur le duc.

RICHELIEU

Il y a deux sortes d'ennuis, Bachelier : un, inguérissable, pour lequel on recherche la société ; l'autre, dans lequel on recherche la solitude.

BACHELIER

Monsieur le duc, l'ennui du roi est de ces ennuis qui recherchent la solitude. Souvent, quand on le croit le plus acharné à la poursuite de la bête, il quitte la chasse pour venir se promener à pied, par ici, du côté de la route de Versailles.

RICHELIEU

Seul ?

BACHELIER

Seul.

RICHELIEU

Et dans la même direction toujours ?

BACHELIER

Oui, à peu près.

RICHELIEU

Eh bien, mais je vous dis que voilà les as qui rentrent, Bachelier. Et qui rencontre-t-il le plus ordinairement sur cette route, ou dans ces allées ?

BACHELIER

Quelques rares carrosses, dont il évite le plus souvent d'être aperçu ; madame la marquise de Grosbois quand elle revient de sa terre.

RICHELIEU

Quarante ans... Passons.

BACHELIER

Madame la comtesse de Vervins, quand elle va à Port-Royal.

RICHELIEU

Quarante-cinq ans... Passons.

BACHELIER

Madame la maréchale de Boufflers.

RICHELIEU

Cinquante ans, Bachelier... Passons, passons ! Vous n'y songez pas, mon ami ! vous me mènerez ainsi, de lustre en lustre, jusqu'à un siècle !

BACHELIER

Hélas ! voilà à peu près tout, monsieur le duc.

RICHELIEU

Tout ?

BACHELIER

Oh ! mon Dieu, oui.

RICHELIEU

Récapitulons.

BACHELIER

La marquise de Grosbois, la comtesse de Vervins, la maréchale de Boufflers ?

RICHELIEU

Diantre ! voilà le jeu qui m'échappe !

BACHELIER

Et...

RICHELIEU

Et qui ?... Vite, Bachelier ! je me noie.

BACHELIER

Et sa filleule, mademoiselle de Ruffé.

RICHELIEU

Hein ! comment dis-tu cela, Bachelier ?

BACHELIER

Je dis : et sa filleule, mademoiselle de Ruffé.

RICHELIEU

Diane de Ruffé ? la sœur du général de Ruffé qui est exilé ?

BACHELIER

C'est cela.

RICHELIEU

L'amie intime de Marie Leczinska, aujourd'hui la reine ?

BACHELIER

Justement.

RICHELIEU

Diane de Ruffé ! dix-huit ans, une blonde adorable, des cheveux comme une gerbe d'épis, une taille de nymphe, une figure d'ange !... Allons donc, Bachelier, mon ami ! Tu vois, j'abats mes cartes : quinze et quatorze. Il ne nous manque plus que le point pour avoir gagné.

BACHELIER

Vous croyez ?... M. le duc supposerait ?...

RICHELIEU

Je ne suppose rien, je ne sais rien ; mais je dis, Bachelier, que l'homme qui se noie s'accroche à tout, ne fût-ce qu'à une nièce ou à une filleule ; je dis que je me cramponne à mademoiselle de Ruffé et que je m'y tiens ferme comme à la seule branche de salut que je puisse saisir dans cet épouvantable désastre... Ah ! madame la maréchale de Boufflers se promène quelquefois du côté de Satory ! ah ! le roi quitte la chasse pour se diriger, à pied, solitairement, vers les allées que suit la maréchale ? Je vous dis

que cela s'appelle un beau jeu, Bachelier, et qu'un jeune homme de vingt ans, fût-il aussi chaste que Scipion, aussi sauvage qu'Ogier le Danois, fût-il amoureux de sa femme... vous le voyez, Bachelier, je suppose les cas les plus extrêmes !... ne saurait résister longtemps aux charmes de deux beaux yeux qui rayonnent tous les jours devant lui.

BACHELIER

Vous croyez ?

RICHELIEU

Je crois qu'un roi de vingt ans, du nom de Bourbon, assis sur le premier trône du monde, ne connaît point de chagrin qui puisse monter jusqu'à lui, et, s'il soupire, ne soupire que d'amour. Je soutiens que, s'il n'a pas remarqué mademoiselle de Ruffé, il la remarquera ; que, s'il n'aime pas encore, il aimera ; ou le cœur n'est plus le cœur, le printemps n'est plus le printemps, la jeunesse n'est plus l'amour !

BACHELIER

Le roi est si timide !

RICHELIEU

Si le roi est trop timide pour se déclarer à la femme qu'il aime, il est du devoir d'un bon serviteur, du vôtre, Bachelier, de lui épargner l'embarras d'une première déclaration.

BACHELIER

À mademoiselle de Ruffé ? Rien ne serait plus facile. Ces dames ont précisément l'habitude, vers cette heure-ci, de mettre pied à terre dans la petite allée verte, tout près du pavillon.

RICHELIEU

Comment ! la maréchale est à la portée de la main, et vous restez là, Bachelier ! vous lui donnez le temps de regagner son carrosse, de retourner à Versailles, quand le roi peut venir ?... Mais courez vite, mon ami ! montrez-lui Satory, faites-lui voir les appartements, amusez-la, retenez-la. Cent louis au cocher, s'il imagine un prétexte pour retarder son départ ; le double, s'il parvient à casser quelque chose à sa voiture... Courez ! qu'il

accroche le premier poteau qu'il rencontrera, qu'il verse dans le premier fossé venu, au risque d'estropier ses chevaux et de mettre en pièces la voiture !

BACHELIER

Mais la maréchale, monseigneur ?...

RICHELIEU

Dans les grandes batailles, mon cher Bachelier, il ne faut jamais tenir compte des pertes, il ne faut voir que le résultat. Allez, mon ami, allez !...

Scène VI

Richelieu, seul.

Je ne sais pas si la victoire nous restera, mais j'y ferai mes efforts. Voyons un peu. J'ai connu le frère de mademoiselle de Ruffé à Nancy, c'est bien cela ; Diane a été élevée à la cour du roi Stanislas ; c'est bien là que s'était réfugié le général, lorsque M. le duc de Bourbon l'exila après la mort du régent. La sœur a suivi Marie Leczinska ; mais le roi a oublié de rappeler le frère. Le roi a vu mademoiselle de Ruffé chez la reine, il en est devenu amoureux, et comme il ne peut lui dire qu'il l'aime en présence de sa femme, il vient languissamment, tendrement, amoureuxment, la regarder passer. À quoi tient cependant la fortune ! Voilà une famille disgraciée, exilée, dont personne aujourd'hui ne se souvient à la cour, et à laquelle demain, peut-être, tout le monde va porter envie. Pardieu ! quoi qu'en ait pu dire M. le marquis de Ruffé le père, sa femme était une femme d'esprit de s'être souvenue, à quarante ans, quand on croyait qu'elle l'avait oublié depuis quinze, qu'une fille n'est jamais de trop dans une maison. Où en serait aujourd'hui le frère de Diane, le pauvre général, sans cette sage réflexion de madame sa mère ? Que l'on soutienne, après cela, que les femmes manquent de prévoyance. Mais je ne vois rien venir. Bachelier sera arrivé trop tard, ou ce maladroit de cocher n'aura pas su verser la maréchale... Non, pourtant. On parle dans ce pavillon... on parle haut. C'est madame de Boufflers.

Elle paraît furieuse, signe qu'elle se porte bien. Ma foi, je me trompais sur le compte de ce cocher, le drôle vaut son pesant d'or. Je le placerai. Eh ! c'est lui, Dieu me pardonne !

Scène VII
Richelieu, Picard.

PICARD

C'est fait, monsieur le duc, c'est fait !

RICHELIEU, lui donnant sa bourse

Tiens, drôle !

PICARD

Comment ! M. le duc s'en va ?

RICHELIEU

Parfaitement.

PICARD

Ce n'était donc pas pour vous ?

RICHELIEU

Veux-tu te taire, malheureux ! Tu ne m'as pas vu, tu ne me connais pas... Silence !

Scène VIII
La maréchale, Diane, Bachelier, Picard.

BACHELIER

Je prie madame la maréchale de m'excuser... Si l'on avait pu prévoir qu'un ressort casserait, on aurait donné des ordres d'avance. Mais, d'ici à quelques minutes, madame la maréchale peut être tranquille, le dommage sera réparé.

LA MARÉCHALE

Je vous remercie, Bachelier. Ah ! vous êtes là, Picard !

PICARD

Oui, madame.

LA MARÉCHALE

Çà ! venez ici, maître maladroit ! et tâchez de m'expliquer comment vous vous y êtes pris pour briser un ressort de mon carrosse dans une allée aussi unie qu'un jeu de boules... Je vous

demande cela, monsieur Picard, parce que peu de vos camarades seraient en état d'en faire autant, et que vous avez dû vous épuiser en combinaisons avant d'arriver à un résultat pareil !

PICARD

Oh ! mon Dieu, madame la maréchale, c'est bien facile à comprendre. Il y avait une paille dans le ressort.

LA MARÉCHALE

Une paille !... oui, une paille !... Mon cher, vous êtes trop adroit ou trop maladroit pour moi, et, dans l'un comme dans l'autre cas, je vous chasse !...

BACHELIER, bas, à Picard

Je me charge de toi.

LA MARÉCHALE, à Picard

Laissez-nous.

(Picard s'éloigne.)

Scène IX

Les mêmes, hors Picard.

LA MARÉCHALE

S'il eût eu affaire à M. le maréchal, le drôle n'en eût pas été quitte pour vingt-cinq coups de canne.

DIANE

Oh ! madame, j'eusse demandé grâce pour lui-même au maréchal. Après tout, sa maladresse ne nous a pas été bien fatale.

LA MARÉCHALE

Comment ! Et ne comptez-vous pour rien la peur qu'il nous a faite, mademoiselle ? Pour moi, j'en suis encore tout émue.

DIANE

Voyons, remettez-vous, ma bonne marraine, et ne vous montrez pas trop impitoyable envers ce malheureux, quand vous êtes si bonne envers tout le monde. Moi, pour mon compte, j'ai presque envie de le remercier de sa maladresse ; elle a du moins servi à me donner un plaisir que je désirais depuis longtemps.

LA MARÉCHALE

Et lequel ?

DIANE

Elle m'a permis de visiter le pavillon de Satory, dont j'ai si souvent entendu parler, et que je ne connaissais que pour l'avoir vu en passant. Savez-vous, madame la maréchale, que ce n'est pas sans une émotion mêlée de respect et de crainte que j'ai traversé ces appartements encore tout pleins de la présence du roi ? C'est donc ici sa retraite favorite ! c'est donc ici que, dans l'intime familiarité de quelques amis et de sa famille, il se repose des soucis du pouvoir et de la majesté du trône !... Oh ! voyez, la table est dressée, on l'attend !

BACHELIER

Oui, mademoiselle, on l'attend.

DIANE

Monsieur Bachelier, vous direz que je suis bien curieuse, mais pour qui ces dix couverts ?

LA MARÉCHALE

Diane !...

BACHELIER

Oh ! il n'y a pas d'indiscrétion, madame la maréchale. D'abord, il y en a un pour madame la duchesse.

DIANE

Si enjouée et si fine à la fois !

BACHELIER

Un pour mademoiselle de Charolais.

DIANE

Si spirituelle !...

BACHELIER

Un pour mademoiselle de Clermont.

DIANE, souriant

Si distraite !

BACHELIER

Les autres sont pour M. de Melun, M. de Mailly, madame de Mailly, M. Deveau, le prince de Grandveau...

DIANE

Et la reine, quelle est sa place ?

BACHELIER, embarrassé

La reine, mademoiselle... ?

DIANE

Oui, la reine.

LA MARÉCHALE

La reine n'assiste pas à ces soupers, mon enfant.

DIANE

Jamais ?

LA MARÉCHALE

Jamais.

DIANE

Mais pour quelle raison, madame ? On doit pourtant bien s'y amuser !

LA MARÉCHALE

C'est justement pour cela. Elle craint d'y apporter une étiquette qui en exilerait la gaieté. D'ailleurs, le roi n'a pris l'habitude de ces soupers que depuis peu de temps.

DIANE

Est-ce que vous approuvez Sa Majesté la reine de se tenir ainsi à l'écart, madame ?

LA MARÉCHALE

Il ne me convient pas, mon enfant, d'avoir une façon de penser sur la manière d'agir de Sa Majesté, quand elle ne me fait pas l'honneur de me consulter.

DIANE

Oh bien moi, madame, j'en ai une ! Je crois que la reine joue un mauvais jeu en s'isolant ; je crois surtout qu'il eût été de beaucoup préférable que le roi vînt chercher près d'elle ce qu'il trouve ici, les douces distractions de l'intimité, le repos, la joie, auxquels elle seule pouvait ajouter le bonheur. Tenez, madame, je ne suis qu'une pauvre fille sans expérience ; mais si les bontés que la reine daigne me témoigner m'enhardissaient au point de lui donner un conseil... ou plutôt si nous étions encore l'une et l'autre, à cette grande cour de Versailles, ce que nous étions à la petite cour de Nancy, elle confiante et bonne pour moi comme

aujourd'hui, moi familière et libre avec elle, comme alors, Marie Leczinska et Diane de Ruffé enfin, je lui dirais : « Voyez, ma douce et chère reine, cette rivière au bord de laquelle nous marchons ; ses eaux sont si bien mêlées et confondues, qu'elles n'ont plus qu'un même cours et ne portent plus qu'un même nom : la Meuse !... Eh bien, là-bas, pour un léger obstacle qu'elles rencontrent, une part s'en détache qui aurait pu faire un effort et ne pas quitter le courant du fleuve... Hélas ! une fois séparés, le fleuve et elle ne se retrouveront plus. Ainsi est-il de deux cœurs qui se séparent, madame ; ainsi est-il de la vie. »

LA MARÉCHALE

Mais, à vous entendre, mademoiselle, on croirait que le roi en est à ce point de méconnaître ou d'oublier l'amour que la reine a pour lui.

DIANE

Non, madame, et je sais surtout combien cet amour de la reine pour son époux est vrai et profond ; mais, si l'on ne peut aimer plus qu'elle, peut-être est-il possible d'aimer mieux, et c'est ainsi, je crois, que j'aime M. d'Aspremont. Oui, madame, quand Octave m'aura nommée sa femme, quand j'aurai le droit de prendre pour moi la moitié de ses joies et la moitié de ses douleurs, je réclamerai cette part qu'il m'aura donnée, qui sera mon bien, ma propriété, mon trésor ; je ne l'abandonnerai à personne, je ne m'isolerai pas plus de ses peines que de ses plaisirs : je veux qu'il vive en moi comme je vivrai en lui, et que nos deux existences se confondent si bien, qu'elles n'en fassent plus qu'une.

LA MARÉCHALE

Eh ! eh ! ma chère enfant, peut-être n'aurez-vous pas tort d'agir ainsi... Mais, en vérité, on n'en finit pas avec ce carrosse... Mon Dieu ! le roi !

Scène X

La maréchale, Diane, le roi.

Le roi, à la vue de la maréchale et de Diane,
hésite un instant, et cependant descend en scène.

LA MARÉCHALE

Sire, pardonnez-moi ma témérité... On m'avait dit le roi en chasse, et j'ignorais, en acceptant pour quelques minutes l'hospitalité que M. Bachelier m'a offerte en ce pavillon, que Votre Majesté pût y être sitôt de retour.

LE ROI, avec un certain embarras

En effet, madame la maréchale, j'ai devancé l'heure où j'y devais venir.

LA MARÉCHALE

C'est là mon excuse, et je prie Sa Majesté de l'accepter.

LE ROI

La maréchale de Boufflers n'a pas besoin d'excuse : elle peut entrer chez le roi comme elle entre chez la reine, bien sûre que le roi ne s'en plaindra jamais !

LA MARÉCHALE

C'est me rendre encore plus confuse de mon indiscretion, sire, que de m'en parler avec tant de bonté.

LE ROI

C'est vous dire, madame, que partout et toujours je me trouverai heureux de vous rencontrer.

LA MARÉCHALE

Sire, Votre Majesté ne perd aucune occasion de prouver qu'il est le plus galant comme le plus noble gentilhomme de son royaume.

(La maréchale fait une profonde révérence. Le roi s'incline et salue Diane, qui, de son côté, prend congé de lui.)

LE ROI, après avoir fait quelques pas
avec une certaine agitation, et au
moment où les dames vont sortir

À propos, madame la maréchale, avez-vous reçu des nouvelles

de votre fils ?

LA MARÉCHALE

Le dernier courrier d'Allemagne ne m'en point apporté, sire ; et mon fils sera bien puni de sa négligence, quand il saura que le roi a daigné s'informer s'il m'avait écrit.

LE ROI

Savez-vous bien, madame, que sa belle conduite au dernier assaut a fait l'admiration générale, et que je compte dans mes armées peu d'officiers de son mérite ? Dites-lui bien, madame la maréchale, que je l'estime tout particulièrement et que je ne l'oublierai pas.

LA MARÉCHALE

Sire, il n'est point de récompense qui, pour un fidèle serviteur du roi, vaille ce que Votre Majesté vient de me dire de mon fils.

(Elle fait un nouveau mouvement pour s'éloigner.)

LE ROI

Vous me quittez, madame ?... Il me semble que j'avais encore à vous parler d'autre chose.

LA MARÉCHALE

J'oserai presque dire : tant pis, sire.

LE ROI

Pourquoi cela ?

LA MARÉCHALE

Parce que Votre Majesté ne peut plus rien ajouter à la joie dont elle vient de me combler.

LE ROI

Vous allez m'embarrasser, madame, car je ne voudrais pas que mes dernières paroles vous fussent moins agréables que les premières.

LA MARÉCHALE

Sire, j'écoute.

LE ROI, avec embarras et après un silence

N'avez-vous pas fait une demande à la reine ?

LA MARÉCHALE

Moi, sire ?

LE ROI

Ou peut-être est-ce la reine qui m'en a fait une pour vous... ou peut-être encore... (Après un nouveau silence.) M. le maréchal de Boufflers, madame, n'avait-il pas été lié avec M. le général de Ruffé ?

LA MARÉCHALE

Sire, on avoue rarement pour amis ceux qui sont tombés dans la disgrâce des rois ; la mémoire est ingrate envers le malheur. Cependant, sire, la nôtre... la mienne surtout, est restée fidèle au général et à sa famille.

LE ROI

Je vous en estime davantage, madame la maréchale ; l'aveu que vous faites vous honore, et celui à qui on garde une si vive amitié ne peut qu'en être digne. Les intrigues de cour sont quelquefois plus fortes que la volonté du souverain ; mais il dépend toujours du roi de réparer une injustice.

DIANE

Ah ! sire, que venez-vous de dire là ! quelle espérance nous laissez-vous entretenir ! Mon frère vous a toujours fidèlement servi, sire, et, s'il était admis à se justifier, sa reconnaissance serait éternelle comme la mienne !

LE ROI

Vous aimez beaucoup votre frère, mademoiselle !

DIANE

Mon père était mort avant ma naissance, sire, et j'ai perdu ma mère quand je n'avais encore que trois ans. Mon frère a remplacé mon père et ma mère, et je l'aime d'un triple amour.

LE ROI

Mademoiselle, je sais quel intérêt la reine prend à vous ; je sais combien madame la maréchale vous aime ; je sais avec quelle tendresse vous l'aimez vous-même, et j'ai pensé qu'il serait bon que vous pussiez accompagner partout une si digne amie. C'est pourquoi, madame, j'ai résolu, c'est pourquoi je désire... que mademoiselle de Ruffé soit présentée dès demain.

DIANE

Moi, sire, présentée ?... à moi, une telle faveur ?...

LE ROI

Ce n'est point une faveur, c'est un commencement de réparation, mademoiselle.

DIANE, un genou en terre

Oh ! sire !...

LE ROI, la relevant

Mademoiselle...

LA MARÉCHALE

Votre Majesté a-t-elle fait part de sa volonté à la reine ?

LE ROI

Je me réserve de lui en parler. En prolongeant de quelques minutes notre conversation, madame la maréchale, j'espère ne pas avoir justifié vos craintes de tout à l'heure.

LA MARÉCHALE, d'un ton toujours respectueux mais un peu froid

Sire, on ne saurait rester avec Votre Majesté sans que chaque minute augmente la reconnaissance qu'on lui doit.

LE ROI

Allez, madame la maréchale, et puissé-je être assez heureux pour que tout le monde garde de cette rencontre le même souvenir que moi.

(Diane et la maréchale sortent. Le roi les reconduit.)

Scène XI

Le roi, Richelieu, Bachelier.

RICHELIEU, bas

Eh bien, Bachelier ?...

BACHELIER

Mademoiselle de Ruffé paraissait radieuse en sortant.

RICHELIEU

Et le roi ?

BACHELIER

Le roi les a reconduites jusqu'à leur voiture.

RICHELIEU

Nous avons le point, Bachelier ; nous pouvons abattre notre jeu.

Scène XII

Le roi, Richelieu, madame la duchesse, mademoiselle de Charolais, mademoiselle de Clermont, le comte de Grandveau, le duc de Melun, le comte de Mailly, la comtesse de Mailly, Deveau.

Ils entrent en riant.

DE MELUN

C'est, d'honneur, vrai ! et il en convient lui-même. N'est-ce pas, Deveau ?

DEVEAU

Ma foi, monsieur de Melun, que le prince vous réponde et prenne ma place, puisqu'il la prend partout.

(On rit.)

LA DUCHESSE, au roi, qui est sorti brusquement de sa rêverie pour venir au-devant de tout le monde

Sire, vous jouez de malheur : vous avez quitté la chasse au moment où Deveau allait avoir de l'esprit.

MADemoiselle de Charolais, boitant, tout bas

C'est une occasion perdue, sire, et il y a peu de chance pour qu'elle se retrouve.

LA DUCHESSE

À moins que Melun ne le remette sur le même chapitre.

LE ROI

De quoi était-il question ?

DE MAILLY

Sire, il était question de Deveau.

LA DUCHESSE

Qui a quitté sa femme... une fort jolie femme, sire.

DEVEAU

Le roi la connaît, Altesse.

LA DUCHESSE

Il a laissé sa femme se tromper sur la première syllabe de son nom.

GRANDVEAU

Madame la duchesse, je vous en supplie...

DEVEAU

Laissez donc dire Son Altesse, comte !

LE ROI

Madame Deveau s'est trompée sur la première syllabe du nom de son mari ?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Oui, sire : elle l'a confondue avec la première syllabe du nom de Grandveau ; de sorte qu'elle a pris Deveau pour Grandveau, Grandveau pour Deveau, qu'elle a mêlé tout cela ensemble, et que c'est tellement embrouillé maintenant, qu'elle ne s'y reconnaît plus elle-même...

LE ROI

Mais, Deveau, donnez donc un démenti à de pareilles médisances !

DEVEAU

Je n'oserais m'y hasarder, sire. Madame Deveau est presque aussi distraite que Son Altesse mademoiselle de Clermont.

LE ROI

Eh bien, Deveau !... une princesse du sang !

DEVEAU

Oh ! que Votre Majesté se rassure : mademoiselle de Clermont n'entend pas !

LE ROI, à Grandveau

Et vous, comte, vous mériteriez que Deveau se vengeât !

GRANDVEAU

Sire, je suis décidé à rester garçon.

MADEMOISELLE DE CLERMONT,

sortant de sa rêverie

Tiens ! je vous croyais marié, moi.

(Tout le monde rit.)

GRANDVEAU

Vous voyez bien que Son Altesse entend, Deveau. (À la princesse.) Non, princesse, non ; c'est mon père qui l'était.

LE ROI

Messieurs ! messieurs ! (À mademoiselle de Charolais.) À propos, chère cousine, et cette malheureuse entorse ?...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Il y a du mieux, sire !

LE ROI

Mais je ne me trompe pas : c'est M. de Richelieu !

RICHELIEU

Qui vient vous annoncer la prise de Philipsbourg, sire, et, en même temps, mettre aux pieds de Votre Majesté ses plus humbles hommages.

LE ROI

Soyez le bienvenu ! À la première promotion des chevaliers de l'Ordre, je n'oublierai pas le porteur de la bonne nouvelle !

RICHELIEU

Sire...

LE ROI, lui prenant le bras

Je suis content que vous soyez revenu, mon cher duc, très-content !

(On s'éloigne pour laisser le roi et le duc libres.)

RICHELIEU

Oserai-je demander au roi en quoi mon retour peut lui causer une pareille satisfaction ? On n'est content, d'habitude, à Versailles, que lorsque je m'en vais.

LE ROI

Duc, je m'ennuie... et j'ai toujours entendu dire qu'avec vous, on ne s'ennuyait jamais.

RICHELIEU

Ce n'est pas à M. de Fleury que Votre Majesté a entendu dire cela, je présume... Ainsi Votre Majesté s'ennuie ?

LE ROI

Oui.

RICHELIEU

À votre âge ! avec le royaume de France !

LE ROI

Eh ! duc, c'est justement à cause de cela que je m'ennuie. Mon âge m'empêche de gouverner comme je voudrais ; le royaume de France m'empêche de m'amuser comme je pourrais ; et puis, s'il faut vous le dire...

RICHELIEU

Et puis ?...

LE ROI

La reine...

RICHELIEU

Eh bien, la reine ?...

LE ROI

Rien, mon cher duc. (Avec un soupir.) Ah ! je ne suis pas heureux.

RICHELIEU

Sire, c'est votre faute.

LE ROI

Comment, c'est ma faute ?

RICHELIEU

Sans doute ! c'est toujours la faute d'un roi quand il n'est pas heureux, puisque l'on dit : « Heureux comme un roi ! »

LE ROI

Hélas ! proverbe menteur, comme tous les proverbes.

RICHELIEU

Heureux, sire, il vous serait si facile de l'être !

LE ROI

Vous croyez cela, duc ?

RICHELIEU

Que Votre Majesté essaye ; elle dira ensuite si je me trompe. Votre Majesté s'ennuie ! Oh ! prenez-y garde, sire ! l'ennui est une maladie mortelle, quand on ne la prend pas à temps et si l'ordonnance que donne le *Médecin malgré lui* de Molière, si le *matrimonium* en pilules, comme dit Sganarelle, n'a pas opéré, il

faut recourir à la recette de don Juan et quitter doña Elvire pour Mathurine.

LE ROI

Duc, vous êtes le plus mauvais sujet de mon royaume !

RICHELIEU

Cela prouve la grande bonté du roi : son aïeul Louis XIV n'eût point permis une pareille impertinence.

LE ROI

Comment cela ?

RICHELIEU

Il voulait être le premier en toute chose, sire.

BACHELIER

Le roi est servi.

LE ROI, qui est resté un instant pensif

Oh ! si elle m'eût aimé !... Allons, allons, le duc a raison, et je suivrai son conseil. (Il offre le bras à la duchesse.) À table, messieurs !

RICHELIEU, à part

Je crois que, cette fois, César a passé le Rubicon.

LE ROI

À ma droite, madame la duchesse. À ma gauche, mademoiselle de Charolais.

MADemoiselle DE CHAROLAIS, à Richelieu

Eh bien, duc, quelle nouvelle ?

RICHELIEU, à demi-voix

Je ne crois pas que le roi aime la maréchale de Boufflers.

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Belle découverte !

LE ROI, levant son verre

Messieurs, à la mémoire du maréchal de Berwick, si glorieusement mort à notre service ! À la suite de nos succès en Allemagne, et à l'heureux retour du messenger qui nous a apporté la triomphante nouvelle de la prise de Philipsbourg !

RICHELIEU

Sire, Votre Majesté me comble !...

LA DUCHESSE

Est-ce par économie que Votre Majesté a réuni tant de toasts en un seul ?

LE ROI

Non ; je me sens, au contraire, en disposition de tenir tête à tous ces messieurs.

RICHELIEU

Et même à toutes ces dames !

LE ROI

Hein ?...

RICHELIEU

Pardon, sire, je croyais que Votre Majesté m'avait passé la parole ; la chose restera pour mon compte.

MADAMOISELLE DE CHAROLAIS

Monsieur Deveau, découpez donc ce faisán.

DEVEAU

Altesse, permettez-moi de le passer au prince de Grandveau : c'est lui qui fait tout ce que je ne veux pas faire.

(Tous rient.)

GRANDVEAU

Bien, Deveau, bien !

LA DUCHESSE

Messieurs, je vous dénonce Clermont, qui ne parle, ne boit, ni ne mange !

MADAMOISELLE DE CHAROLAIS

Je fais un pari, messieurs.

RICHELIEU

Je le tiens !

MADAME DE MAILLY

Attendez donc que vous sachiez quoi.

RICHELIEU

Je tiens toujours quand c'est avec Son Altesse.

MADAMOISELLE DE CHAROLAIS

C'est ce que nous allons voir.

RICHELIEU

Exposez le pari.

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

M. de Melun est petit et blond. Il y a un an, à peu près, qu'il est l'admirateur de ma sœur Clermont. Eh bien, supposez que l'on substitue à Melun un cavalier grand et brun, je parie que Clermont est si distraite, qu'elle ne s'en aperçoit qu'au bout d'un an... Tenez-vous toujours, duc ?

RICHELIEU

Non, je ne tiens plus.

MADAME DE MAILLY

Monsieur de Melun, demandez donc à Son Altesse à quoi elle pense.

DE MELUN

À quoi pensez-vous, Altesse ?

MADemoisELLE DE CLERMONT

À rien, comte !

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

C'est aimable pour vous, monsieur de Melun... sans compter qu'elle vous prend pour Mailly.

LE ROI

Duc, vous savez que l'on chante à nos petits soupers.

RICHELIEU

Bah ! vraiment, sire ?

LE ROI

Oui ; et si vous avez rapporté d'Allemagne quelque chanson nouvelle...

RICHELIEU

Ah ! sire ! si vous saviez comme je chante mal, et puis je ne sais que des chansons à boire.

LE ROI

Eh bien, mais c'est de circonstance, il me semble. Chantez, duc, chantez !

RICHELIEU

Eh bien donc, avec la permission du roi...

I

Ne parlons plus de politique.
 Qu'importe à moi
 Qui gouverne la république,
 Lorsque je boi ?
 A-t-on la paix ? a-t-on la guerre ?
 Je n'en sais rien ;
 Voilà ma bouteille et mon verre :
 Donc, tout va bien !

(Tous répètent en chœur les deux derniers vers.)

II

Que sur sa base Athènes croule
 Au bord des mers ;
 Que sur Sidon l'Océan roule
 Ses flots amers ;
 Que le temps sur la terre aligne
 Cités, États ;
 Que m'importe, dès que la vigne
 Ne gèle pas ?

TOUS

Bravo ! bravo !...

(La musique continue à l'orchestre, jusqu'à la fin de l'acte.)

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Clermont ! ma petite Clermont !

DE MELUN

On y va !... Princesse, votre sœur vous parle.

MADemoiselle DE CLERMONT

Hein ?

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Tu savais une si jolie chanson... La sais-tu toujours ?

MADemoiselle DE CLERMONT

Sur quoi ?

MADemoiselle DE CHAROLAIS, à Richelieu

Sur quoi, duc ?

RICHELIEU

Sur... sur Adam.

MADEMOISELLE DE CLERMONT

Je l'ai oubliée.

DEVEAU

Cela vous est bien permis, princesse : il a passé tant d'hommes sur la terre depuis ce temps-là !

LE ROI, qui commence à s'étourdir

Messieurs, un toast !

(Il élève son verre.)

RICHELIEU

Le roi porte un toast, messieurs.

(Il se fait un silence.)

LE ROI, après un instant d'hésitation

À la femme que j'aime !

LA DUCHESSE

Alors, sire, c'est à la reine que ce toast s'adresse ?

(Le roi pose son verre sur la table sans y avoir mis les lèvres.)

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS, bas, à Richelieu

À qui donc ?

Scène XIII

Les mêmes, Octave d'Aspremont.

OCTAVE, s'arrêtant sur le seuil

Pardon, sire...

LE ROI

Non, non, entrez !... Le baron Octave d'Aspremont, messieurs, lieutenant aux gardes, qui me vient, selon la coutume, demander le mot d'ordre pour la nuit.

RICHELIEU

Le roi veut-il m'accorder l'honneur de le donner ce soir à sa place ?

LE ROI

Donnez, monsieur le duc.

RICHELIEU

Denain et Diane.

OCTAVE, à part

Diane !...

(Mouvement de tout le monde.)

RICHELIEU

Le nom d'une victoire passée... (Se penchant vers le roi.) Le
nom d'une victoire à venir !

LE ROI

Monsieur le duc !...

RICHELIEU

Je ne sais rien, sire !

OCTAVE, à part

Diane ! Est-ce le hasard ?

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Sire, il me semble que votre verre attend.

LE ROI, levant son verre du côté
de la forêt où la nuit vient

À l'étoile de Vénus qui se lève !

RICHELIEU

À la vertu du roi qui s'éclipse !

ACTE DEUXIÈME

Au palais de Versailles, chez la maréchale de Boufflers.

Scène première

La maréchale, achevant de mettre le cachet à des lettres ;
Bertrand, debout derrière elle, un peigne à la main ; Marthe.

LA MARÉCHALE

Marthe !... Attendez-moi quelques minutes, Bertrand... Marthe ! mademoiselle Marthe !

MARTHE, entrant

Me voilà, madame la maréchale.

LA MARÉCHALE

Ne vous avais-je pas dit de rester près de moi ?

MARTHE

Madame la maréchale m'excusera : le roi passe ses troupes en revue ; il va rentrer, il y a beaucoup de monde sur la place, et je regardais par la fenêtre.

LA MARÉCHALE

Vous ne connaissez pas le roi, mademoiselle ?

MARTHE

Si fait, madame la maréchale ; mais il est si beau, si gracieux, il monte si bien à cheval, qu'on a toujours plaisir à le revoir.

LA MARÉCHALE

Donnez ces lettres à mon coureur, et qu'il les porte à leur adresse sans perdre un instant. Ce sont des lettres d'invitation pour le jeu de la reine. Rappelez bien à la tailleuse de la cour que la présentation de mademoiselle de Ruffé a lieu ce soir.

MARTHE

La tailleuse promet d'être en mesure, madame la maréchale. Mademoiselle est en ce moment avec M. Dumoulin, premier danseur de l'Opéra, qui lui apprend à faire les trois révérences de présentation. Dès que M. Dumoulin sera parti, mademoiselle pourra essayer sa robe.

LA MARÉCHALE

Il suffit. (Marthe sort.) Vous soignerez bien cette petite tête-là, n'est-ce pas, Bertrand ?

BERTRAND, se remettant
à coiffer la maréchale

Laquelle, madame la maréchale ?

LA MARÉCHALE

Mais celle de Diane !

BERTRAND

Oh ! madame la maréchale peut être tranquille ! Racine droite, avec sept pointes à l'espagnole ; pouf à l'égarément du cœur et de l'esprit.

LA MARÉCHALE

Je veux qu'elle soit jolie à faire crever de dépit toutes les princesses du sang !

BERTRAND

Elles en crèveront, madame la maréchale, ou j'y perdrai ma réputation.

LA MARÉCHALE

De chez qui sortez-vous ?

BERTRAND

De chez madame la duchesse, de chez mademoiselle de Charolais, de chez mademoiselle de Clermont, où j'ai laissé M. le surintendant. Ah ! madame la maréchale, comme cela se coiffe, ces gens de finance !

LA MARÉCHALE

Je crois bien ! c'est né coiffé ! Et de quoi était-il question ?

BERTRAND

De quoi madame la maréchale veut-elle que l'on parle ? Il n'y a qu'une nouvelle, ou plutôt, toutes les nouvelles se confondent en une seule.

LA MARÉCHALE

Ainsi, la présentation de ce soir faisait les frais de toutes les conversations ?

BERTRAND

De toutes, sans exception, madame la maréchale.

LA MARÉCHALE

Et que disait-on ?

BERTRAND

Que M. le duc de Richelieu pourrait bien ne pas être étranger à ce qui se passe. Madame la maréchale sait que M. le duc n'a pas même été s'inscrire chez la reine ?

LA MARÉCHALE

Ah !... Avez-vous fini, Bertrand ?

BERTRAND, lui présentant un miroir

Que madame la maréchale se regarde : elle a quinze ans.

LA MARÉCHALE

C'est d'autant plus aimable de votre part d'avoir fait un tel miracle, Bertrand, qu'il y a trente ans que vous me coiffez.

(Bertrand salue et sort par une petite porte de côté.)

Scène II

La maréchale, puis la reine.

LA MARÉCHALE, réfléchissant

Ah ! cette rencontre d'hier... ils ont raison, il y a du Richelieu là-dessous... Peut-être même ai-je trop bien compris l'empressement du roi. (La reine entre sans être vue.) Quoi qu'il en soit, j'ai écrit au général que Diane serait présentée ce soir, présentée par ordre ! Il va me demander par ordre de qui ?

LA REINE

Vous lui répondrez que c'est par le mien, madame la maréchale, attendu que, moi, je lui ai écrit il y a huit jours.

LA MARÉCHALE

La reine !

LA REINE

Diane est mon amie d'enfance ; son frère, exilé de la cour, a trouvé un asile à Nancy, comme mon père, exilé de son royaume de Pologne, avait trouvé un asile en France. La présentation de ce soir n'est, par conséquent, qu'une simple affaire d'étiquette, que

j'avais depuis longtemps résolue, ainsi que le rappel du général.

LA MARÉCHALE

Tout le monde connaît la grande bonté de la reine, et combien elle est fidèle à ses affections et à ses souvenirs.

LA REINE

Mais où donc est-elle, cette chère Diane ?

LA MARÉCHALE

Elle essaye, je crois, sa robe de présentation... Sa Majesté veut-elle permettre que j'aille lui annoncer moi-même l'honneur que la reine nous fait à toutes deux par cette visite ?

LA REINE

Gardez-vous-en bien, ma chère maréchale ! Il est juste que la tailleuse ait aujourd'hui le pas sur moi. D'ailleurs, nous sommes voisines, et devons, par conséquent, agir entre nous sans cérémonie.

LA MARÉCHALE

J'obéis ; mais on se sera, je suppose, empressé de prévenir Diane de la présence de Votre Majesté... Et, justement, la voici.

LA REINE, apercevant Diane

Eh ! venez, donc, ma toute belle !

Scène III

Les mêmes, Diane, la tailleuse.

DIANE

Madame... (La reine l'embrasse sur le front.) Si j'avais su que Votre Majesté fût là...

LA REINE

Qu'eussiez-vous fait ?

DIANE

Plutôt que de faire attendre la reine...

LA REINE

Il n'y a pas de Majesté devant une robe qu'on essaye. D'ailleurs, vous le savez bien, ce n'est pas la reine qui attendait, c'est l'amie, une amie qui voulait savoir si vous étiez bien contente, bien heureuse.

DIANE

Oh ! comment la reine peut-elle demander cela, comblée ainsi que je le suis de ses bontés !

(Pendant ce temps, la tailleuse sort avec son carton, et la maréchale la reconduit en lui donnant ses dernières instructions.)

LA MARÉCHALE

Vous savez, mademoiselle, que la dernière ordonnance fixe à deux pieds et demi la queue de la robe ?

Scène IV

La reine, Diane.

DIANE

Bonne maréchale ! elle s'occupe de tous ces détails comme si j'étais sa fille.

LA REINE

C'est son double devoir de marraine et de première dame d'honneur.

DIANE, toute souriante

Mon Dieu ! mon Dieu ! il me semble que c'est un rêve.

LA REINE

Et ce rêve, disiez-vous, vous rend bien joyeuse ?

DIANE

Votre Majesté le demande !

LA REINE

Eh bien, je viens encore augmenter votre joie, chère enfant... Vous aimez bien votre frère ?

DIANE

Oh ! madame, vous le savez, vous !... Cher Georges ! une seule chose fait ombre à mon bonheur.

LA REINE

Laquelle ?

DIANE

C'est qu'il soit exilé, tandis que moi...

LA REINE

Eh bien, soyez heureuse, mon enfant : votre frère est rappelé

à la cour.

DIANE

Rappelé, madame ! Vous dites vrai ? je le reverrai ?

LA REINE

Je dis vrai... Mais, hélas ! ma chère enfant, ce n'est pas moi qu'il faut remercier de cette attention : c'est le roi.

DIANE, joignant les mains

Le roi !

LA REINE

Oui, le roi. Il avait longtemps oublié votre frère là-bas, chez nous, dans notre triste et magnifique Nancy ; les rois ont la mémoire courte, c'est leur plus grand malheur ; mais, en entendant prononcer votre nom, en apprenant que nous étions de vieilles amies d'exil, il s'est souvenu, et rappelle votre frère auprès de lui.

DIANE

Oh ! il m'avait bien dit qu'il se souviendrait !

LA REINE

De qui parlez-vous, mon enfant ?

DIANE

Du roi, madame.

LA REINE, après un mouvement marqué

Vous l'avez vu ?

DIANE

Plusieurs fois, madame ; hier, entre autres, à Satory ; et les paroles qu'il m'a dites, les espérances qu'il m'a données, il les a réalisées, madame, et si tôt, qu'il semble que la Providence seule aurait pu m'exaucer ainsi.

LA REINE

Ah ! le roi vous avait vue ? il vous avait promis le retour de votre frère ?... Je vous le disais bien, mon enfant, c'est lui qu'il faut remercier, et non pas moi.

DIANE

Tous deux, madame, tous deux !... Je ne veux jamais, dans ma reconnaissance, vous séparer l'un de l'autre... Oh ! comment

reconnaitrai-je... ?

LA REINE, la regardant
et lui prenant les deux mains

En vous souvenant, Diane, que la reine vous aime, qu'elle est votre amie, en ne l'oubliant jamais... Vous entendez ?

DIANE

Ah ! par malheur, le temps des dévouements est passé, ou n'est pas encore venu ; sans quoi, je dirais à Votre Majesté qu'elle peut disposer de ma vie.

LA REINE

Depuis que je suis reine, voilà peut-être la première fois que je crois à ce que l'on me dit. Embrasse-moi, Diane... Tu ne l'oublieras jamais, n'est-ce pas, ce que tu viens de me dire ?

DIANE

Jamais, Majesté.

(La reine sort.)

Scène V

Diane, seule.

Mon Dieu, qu'ai-je fait, pour que tant de joies m'arrivent ensemble !... à moins que ce ne soit la récompense de nos malheurs passés ! La protection du roi, l'amitié de la reine retrouvés ; mon frère, mon cher Georges, rappelé à la cour ! Oh ! Seigneur ! Seigneur ! ne cachez-vous pas quelque grande catastrophe à l'ombre de toutes ces prospérités ?... Mais qu'est-ce que ce bruit ?... Oh ! sans doute le roi qui rentre ! Comme c'est bon de voir un roi aimé de tout un grand peuple !... Entendez-vous ces cris ?... Quelle masse ! quelle foule !... À peine s'il pourra passer. C'est à qui touchera ses habits et jusqu'à son cheval !... Ô mon roi, que vous êtes grand !... Il m'a vue !... Il me salue ! (Elle s'écarte, puis revenant doucement à la fenêtre.) Sans doute, il est passé maintenant... Non, non, il est arrêté sous la fenêtre... Il a laissé tomber son gant... C'est à qui le ramassera ! Mon Dieu ! son cheval !... une pauvre femme renversée !... Sire ! sire !... Mais que

fais-je donc ! Je deviens folle ! (Elle repousse et referme la fenêtre, mais sans quitter de la main l'espagnolette.) Oh ! je n'ose plus rouvrir cette fenêtre, je n'ose plus regarder dans la cour. Il me semble qu'au cri que j'ai poussé, tous les regards de cette foule se sont fixés sur moi. (On ouvre la porte.) Qui vient ?...

Scène VI

Diane, Richelieu, Comtois.

COMTOIS, annonçant

M. le duc de Richelieu, de la part du roi.

DIANE, à part

Du roi !

RICHELIEU

Mademoiselle, Sa Majesté, devinant votre inquiétude et désireuse de la calmer à l'instant, m'a chargé de venir vous rassurer sur le compte de cette pauvre femme que son cheval vient de renverser. Elle n'est que légèrement blessée ; le roi l'a fait transporter à l'infirmerie du château, où l'on prendra soin d'elle. Elle y sera très-bien ; si bien même, qu'il est à craindre qu'elle ne veuille plus s'en aller. En même temps, l'on recommandera à son colonel son fils, qui est soldat.

DIANE, avec embarras

Je suis confuse, monsieur le duc, de la bonté de Sa Majesté, et ne m'explique pas qu'elle ait daigné vous charger...

RICHELIEU

Comment donc ! mais cela s'explique de soi-même, mademoiselle. Le roi passe sur la place ; vous vous mettez à ce balcon pour le voir, ou par hasard, comme vous voudrez... Sa Majesté laisse tomber son gant, par hasard aussi. Au mouvement qui se fait autour d'elle pour le ramasser, son cheval se cabre, un accident arrive, un cri vous échappe... Le roi lève les yeux... toujours par hasard... ou parce qu'il vous a entendue... Il désire calmer au plus tôt une frayeur qu'il a causée, et comme il me veut du bien, c'est moi qu'il charge de cette précieuse mission. Vous voyez

comme c'est simple ; cela coule de source. Ce qui aurait lieu de surprendre, mademoiselle, c'est qu'un roi de France, un gentil-homme, s'il avait eu le malheur de faire couler des larmes de ces beaux yeux-là, ne se fût pas empressé de les essuyer. Dirai-je au roi que mes paroles ont réussi à ramener le calme dans ce cœur qu'il a fait battre un instant ?

DIANE

Je suis tout à fait remise de ma frayeur, monsieur le duc ; et quant à cette pauvre femme, j'enverrai à l'infirmerie, je m'informerai... Je veux qu'elle se souvienne de moi.

RICHELIEU

Le roi a déjà donné l'ordre qu'on lui comptât cent louis, mademoiselle.

DIANE

Eh bien, je veux m'associer à la bonne action du roi.

RICHELIEU

C'est généreusement prendre part à un accident dont, après tout, vous n'êtes que la cause bien involontaire...

DIANE

La cause ! moi, monsieur ? Et comment ai-je pu être cause de cet accident ?

RICHELIEU

Comment ? Vous ignorez pourquoi Sa Majesté s'est arrêtée sous cette fenêtre ? Eh bien, mademoiselle, consultez votre miroir, et il vous renseignera là-dessus aussi bien que moi. Tout le monde comprend qu'en présence d'une telle beauté, on demeure frappé de surprise et d'admiration, et que, ma foi ! on laisse tomber son gant, son mouchoir... son cœur même.

DIANE, confuse

Monsieur le duc...

RICHELIEU

Voilà comment, mademoiselle, vous avez pu être la cause innocente d'un accident heureusement sans gravité. (Apercevant Octave, qui vient d'entrer.) Mais pardon, nous ne sommes plus seuls, et...

DIANE

Octave !

RICHELIEU, reconnaissant Octave, à part

Le lieutenant d'hier au soir ! Parbleu ! si c'était un amoureux, ce serait plaisant ! (Saluant.) Mademoiselle... (Revenant.) Pardon ! M. Octave d'Aspremont, n'est-ce pas ? lieutenant aux gardes ? hier de service au château ?

DIANE

Oui, monsieur le duc.

RICHELIEU

Un parent ?

DIANE

Non.

RICHELIEU

Ah ! très-bien... (À part.) C'est plus drôle ! (À Diane.) Je le connais parfaitement : c'est moi qui lui ai donné le mot d'ordre. (À part.) *Denain et Diane !* ça a dû lui faire plaisir.

(Il salue Octave, qui lui rend son salut, puis il sort.)

Scène VII

Octave, Diane.

OCTAVE

Excusez-moi, Diane, d'entrer ici sans être annoncé.

DIANE

Vous annoncer ! Et pour quoi faire annoncerait-on Octave d'Aspremont à Diane de Ruffé ?

OCTAVE

Que sais-je ? Quand ce ne serait que pour ne pas interrompre trop brusquement sa conversation avec M. le duc de Richelieu, ou pour ne pas la tirer inopinément de sa rêverie.

DIANE

Je ne rêve pas. Je suis très-heureuse, très-contente !

OCTAVE

On peut faire des rêves heureux, aussi bien que des rêves tristes.

DIANE

Oui, vous avez raison. Cela tient à la disposition de l'esprit.

OCTAVE

Ou du cœur... Et peut-on savoir ce qui vous rend si gaie, si contente, Diane ?

DIANE

Je l'ignore ; quelque pressentiment, peut-être.

OCTAVE

Voyons, je ne veux pas être étranger à votre joie ; je veux être pour quelque chose dans votre gaieté.

DIANE

Comment cela ?

OCTAVE

Je vais vous annoncer une bonne nouvelle.

DIANE

Laquelle ?

OCTAVE

Votre frère est rappelé, Diane.

DIANE

Oh ! que je suis fâchée de le savoir, Octave !

OCTAVE

Vous le saviez ?

DIANE

Hélas ! oui.

OCTAVE

Est-ce par M. de Richelieu ? En vérité, je joue de malheur.

DIANE, lui tendant la main

Non ; car je vous suis aussi reconnaissante de votre bonne intention, Octave, que si je n'en avais rien su. Merci, mon ami !
(Octave s'assied avec un soupir.) Eh bien, qu'avez-vous ?

OCTAVE

Rien.

DIANE

Vous ne dites pas la vérité, Octave.

OCTAVE

Moi ?

DIANE

Voyons, dites ce qui vous rend triste.

OCTAVE, souriant

Un pressentiment, peut-être.

DIANE

Vous ne me répondez pas.

OCTAVE

Vous trouvez que ce n'est pas vous répondre ?

DIANE

Non. Vous répétez mes propres paroles.

OCTAVE

Eh bien, dites-moi ce qui vous rend si gaie, et moi, à mon tour, je vous dirai ce qui me rend triste.

DIANE

J'ai essayé mes robes de présentation, elles vont à ravir. Cette raison vous suffit-elle ?

OCTAVE

Oui ; car elle me mène droit à une question que je voulais vous faire. C'est ce soir, Diane, que vous êtes présentée par ordre du roi ?

DIANE

Et de la reine, Octave, et de la reine ! Je l'ai vue, et elle a été parfaite pour moi.

OCTAVE

Et n'avez-vous vu que la reine ?

DIANE

Oui, ce me semble.

OCTAVE

Cherchez bien dans vos souvenirs ; je crois que vous oubliez quelqu'un.

DIANE

Voulez-vous parler de M. de Richelieu ?

OCTAVE

Non. Je veux parler du roi, qui a passé sous vos fenêtres.

DIANE

Oui, c'est vrai.

OCTAVE

Et, pour avoir un motif d'y rester plus longtemps, il a laissé tomber son gant, n'est-ce pas ?

DIANE

Je n'ai vu qu'une chose, Octave : c'est que son cheval a heurté une pauvre femme qui est tombée. Alors, j'ai poussé un cri.

OCTAVE

Et les yeux du roi se sont tournés vers vous ?

DIANE

Oui ; il a vu ma frayeur, il en a eu pitié, et a daigné charger M. le duc de Richelieu de me rassurer. Je ne le cache pas, Octave. Pourquoi le cacherais-je ? C'est une distinction qui m'honore et prouve la bonté du roi. Savez-vous bien ce qu'il a fait encore ?

OCTAVE

Voyons, qu'a-t-il fait ? Je serai heureux de l'apprendre de votre bouche.

DIANE

Il a fait remettre cent louis à cette femme et a ordonné qu'elle fût portée à l'infirmerie du château.

OCTAVE

Est-ce tout, Diane ?... Et maintenant, voulez-vous, à mon tour, que je vous dise ce qu'il aura fait encore, en rentrant au château, le roi ?

DIANE

Oui... Dites.

OCTAVE

Il aura fait appeler M. de Richelieu, afin de savoir de lui si Diane de Ruffé a gracieusement accueilli son message, et combien il lui faudra encore d'occasions comme celle-ci pour l'afficher publiquement aux yeux de toute la cour, et la contraindre, par le scandale, à être sa maîtresse.

DIANE

Octave !... que dites-vous là ?

OCTAVE

La vérité, Diane.

DIANE

Non. Vous ne le pensez pas ! Croirait-on que celui qui parle ainsi du roi porte l'uniforme de ses gardes ?

OCTAVE

Diane de Ruffé devient amère en défendant son souverain.

DIANE

C'est qu'aussi, Octave, vous êtes injuste !

OCTAVE

Je ne vous savais point si fidèle sujette d'un prince qui a laissé votre frère proscrit pendant huit ans.

DIANE

Avouez, Octave, qu'il y aurait de l'ingratitude à lui reprocher cette proscription, juste au moment où il le rappelle...

LE GÉNÉRAL, en dehors

Où est-elle, madame la maréchale ? où est-elle ?

DIANE

Cette voix ! c'est la sienne... Mon frère ! par ici, mon frère !

Scène VIII

Les mêmes, le général, la maréchale, puis Comtois.

LE GÉNÉRAL

Diane !... On me reconnaît donc encore ici ?

DIANE

Si l'on te reconnaît, Georges ! (Se jetant dans ses bras.) Mon bon frère !

OCTAVE, lui serrant la main

Mon ami !

DIANE

Je ne comptais pas sur toi si vite, je l'avoue.

LA MARÉCHALE

Ni moi non plus.

LE GÉNÉRAL

Bonne maréchale ! chère sœur ! mon ami ! J'étais si transporté de mon rappel, je l'avoue, que je suis parti le jour même où j'en ai reçu la nouvelle, et je n'ai pas perdu de temps en route, n'est-ce pas ? Je suis accouru ventre à terre. Ah çà ! mes enfants !... madame la maréchale, vous qui connaissez si bien la cour !... voyons, comment se fait-il qu'après huit ans, le roi se soit tout à coup souvenu d'un homme dont il n'avait nullement besoin ? Cela contrecarre toutes les idées reçues ! À quelle circonstance, à quel hasard, à quel ami dois-je ce retour inespéré de justice ou de faveur, et la joie ineffable que je goûte à me retrouver au milieu de vous ?

OCTAVE

Il faut demander cela à Diane, mon ami.

LE GÉNÉRAL

Pourquoi plutôt à elle qu'à madame la maréchale, par exemple ?

LA MARÉCHALE

Vous avez raison, général : je puis vous répondre, et tout le monde peut répondre à votre question, car tout le monde sait combien la reine aime Diane. Votre nom, souvent répété par votre sœur, a rappelé au roi un acte d'ingratitude que sa justice s'est hâtée de réparer.

OCTAVE, amèrement

Oui, mon pauvre Georges, cette réparation, que tu as si longtemps et si vainement attendue, un moment a suffi pour qu'on te l'accordât, mais tellement complète, éclatante et publique, qu'elle passe tout ce que tu pouvais attendre de la bienveillance du roi.

LA MARÉCHALE

Que voulez-vous dire, monsieur d'Aspremont ?

OCTAVE

Je veux dire, madame la maréchale, que le roi a fait plus que de rappeler Georges ; il a voulu que sa sœur fût présentée ce soir à la cour.

LE GÉNÉRAL

Toi, Diane ?

OCTAVE

Vous voyez bien qu'il ne le savait pas ! N'est-ce pas, frère, que tu ne t'attendais pas à cette faveur ?

LE GÉNÉRAL

Non, en effet.

LA MARÉCHALE

Vous vous serez croisé avec la lettre de la reine qui vous l'annonçait.

(On entend le bruit d'un timbre.)

LE GÉNÉRAL

Présentée ce soir ?

OCTAVE

Par ordre du roi.

DIANE

Et de la reine, Octave... Vous oubliez toujours la reine. Pourquoi donc cette affectation ?

LA MARÉCHALE, à Comtois, qui entre

Qu'y a-t-il, Comtois ?

COMTOIS

M. le comte de Mailly.

LA MARÉCHALE

En personne ?...

COMTOIS

Selon les ordres, je lui ai dit que madame la maréchale n'était pas visible. Il m'a chargé de lui présenter les assurances de son dévouement, et a laissé son nom.

LE GÉNÉRAL

Je vous croyais brouillée avec M. de Mailly, maréchale ?

OCTAVE

Tu oublies, Georges, que Diane est présentée par ordre, et que madame la maréchale est sa marraine.

(On entend de nouveau le bruit du timbre.)

LE GÉNÉRAL, à Octave, qui tressaille
 Qu'as-tu donc à tressaillir ainsi ?

OCTAVE

Moi ? Rien. (À part, avec désespoir.) Oh ! ils y viendront tous, jusqu'aux princesses du sang, j'en suis sûr.

LE GÉNÉRAL

Octave avait raison, madame : l'exception faite en faveur de Diane est trop flatteuse pour que je ne désire pas apprendre de vous si c'est plus particulièrement au roi ou à la reine que nous devons rendre grâce de tant de bonté.

LA MARÉCHALE

La vérité me force de dire que c'est au roi, général.

LE GÉNÉRAL

Au roi !

LA MARÉCHALE, à Comtois, qui rentre

Qu'est-ce encore ?

COMTOIS

M. le comte de Grandveau, M. le duc de Melun... Ils se disent les plus humbles serviteurs de madame la maréchale.

OCTAVE

Eh bien, Georges, t'avais-je trompé ? Douteras-tu encore de ton crédit, de la haute faveur qui t'est réservée ? Vois comme déjà cette foule accourt, comme elle se prosterne !

LA MARÉCHALE, presque à part

Monsieur d'Aspremont...

OCTAVE, avec désespoir

C'est madame la maréchale aujourd'hui ; mais demain, quand on saura que tu es arrivé, ce sera toi ; et la foule sera plus compacte et plus rampante encore, car tu es le frère, toi, tu peux tout obtenir, tout accorder... Tu vois bien qu'ils le savent, que cela est public !

LE GÉNÉRAL

Mais quoi donc ?... quoi donc ?

OCTAVE

Que le roi...

(On entend de nouveau le bruit du timbre.)

LE GÉNÉRAL

Achève !

OCTAVE, étouffant

Ah ! je l'avais bien dit qu'il la déshonorerait !

(Il veut sortir.)

LE GÉNÉRAL

Octave !

DIANE

Retenez-le, Georges ! retenez-le... Oh ! le malheureux !... Il croit que le roi m'aime !

LE GÉNÉRAL

Toi, Diane ? toi ?... Oh ! Dieu nous préserve d'un tel malheur !

LA MARÉCHALE, bas

Il faut que je cause avec vous, général.

COMTOIS, rentrant

M. l'intendant des finances !

LA MARÉCHALE

M. Deveau ?

COMTOIS

M. Deveau.

LA MARÉCHALE

Je vous avais déjà dit que je n'y étais pour personne, excepté pour les princesses du sang, si elles venaient ; mais j'espère qu'elles ne me feront pas cet honneur.

COMTOIS

M. l'intendant refuse absolument de s'en aller.

LA MARÉCHALE

Comment, il refuse de s'en aller ?

COMTOIS

Avant d'avoir vu madame la maréchale. Et quand je lui ai dit que madame la maréchale ne recevait pas, il m'a répondu : « Comtois, vous êtes un sot ; on reçoit toujours un intendant des finances. Allez porter mon nom à la maréchale, mon ami. »

LE GÉNÉRAL, avec contrainte
et cherchant à calmer son émotion

Il a raison, madame, oui, recevez-le, recevez tout le monde. Nous vous laissons, Diane, Octave et moi... Octave ne nous quittera pas... Nous nous retirons... Nous devons avoir bien des choses à nous dire après une si pénible séparation... N'est-il pas vrai, Diane, ma sœur bien-aimée, mon enfant ? (Il la presse avec effusion dans ses bras ; puis à Octave.) Viens, toi que, dans mon cœur, je ne sépare pas d'elle... Oui, venez !... (En sortant avec Octave et Diane.) Au revoir, madame la maréchale ! Comme vous me le disiez tout à l'heure, nous avons à causer ensemble.

Scène IX

La maréchale, Deveau, Comtois.

COMTOIS, annonçant

M. le surintendant Deveau !

DEVEAU

Madame la maréchale ! madame la maréchale !...

LA MARÉCHALE

Eh bien, quoi ?

DEVEAU

Savez-vous que j'ai manqué faire un malheur ?

LA MARÉCHALE

Où cela ?

DEVEAU

Dans votre antichambre.

LA MARÉCHALE

Comment donc ?

DEVEAU

Si mon épée avait pu sortir du fourreau, je faisais une veuve et des orphelins dans la personne de madame Comtois et de sa progéniture.

COMTOIS

Madame la maréchale avait dit qu'elle n'y était pour personne.

DEVEAU

Mais je ne suis pas personne, moi !... Je suis quelqu'un, et la preuve, tiens ! (Il lui présente une bourse ; Comtois hésite à la prendre.) Je ne m'en dédis pas, madame la maréchale, c'est un sot !

(Il remet la bourse dans sa poche, puis revient,
d'un air dégagé, saluer la maréchale.)

Scène X

La maréchale, Deveau.

LA MARÉCHALE, avec un grand air
pendant toute la scène

Ah çà ! mais, mon cher monsieur Deveau, depuis quand sommes-nous si fort amis ?

DEVEAU

Je n'ai pas la prétention d'être des amis de madame la maréchale ; mais j'ai celle d'être de ses plus dévoués serviteurs.

LA MARÉCHALE

Vous me dites cela aujourd'hui, et je le crois ; mais comment pouvais-je savoir cela hier, et même ce matin ?

DEVEAU

Madame la maréchale est tellement femme d'esprit, que je m'étonne qu'elle ne l'ait pas deviné.

LA MARÉCHALE

Non, monsieur, je ne devine pas ; et je désirerais savoir à quelle heureuse circonstance je dois l'honneur de votre visite et la faveur de votre insistance ?

DEVEAU

Je viens vous offrir mes services.

LA MARÉCHALE

Quels services ?

DEVEAU

Oh ! je sais bien que je n'en puis rendre que d'une seule espèce ; mais enfin, ceux-là ne sont pas tout à fait à dédaigner... Je me suis dit : « Madame la maréchale a aujourd'hui une présentation ; elle est marraine, et marraine d'une belle personne, ma foi ! à

laquelle on dit que le roi porte intérêt. Il se peut que, malgré ses deux cent mille livres de rente et ses cinquante mille francs de traitement, elle ait – excusez, madame la maréchale – elle ait besoin d’argent ; je vais mettre ma caisse à sa disposition. »

LA MARÉCHALE

Oh ! ce cher monsieur Deveau !... Comment se porte votre femme ?

DEVEAU

Par ma foi, je n’en sais rien... Si, par hasard, je la rencontre, puisque madame la maréchale s’y intéresse, je lui demanderai de ses nouvelles... Je disais donc, madame la maréchale, que ma caisse...

LA MARÉCHALE

Oui, j’entends bien, votre caisse... Combien avez-vous d’enfants, monsieur Deveau ?

DEVEAU

Un fils.

LA MARÉCHALE

Combien de filles ?

DEVEAU

Je ne sais pas... Ainsi, ne vous gênez point : vingt-cinq mille, cinquante mille, cent mille livres...

(On sonne.)

LA MARÉCHALE

Tenez, monsieur, on sonne. Voyez donc qui nous arrive.

DEVEAU

Ah ! ah ! c’est un parti pris, et l’on refuse mes services ?... C’est rare, et mon admiration pour madame la maréchale s’en accroît... J’ai dit que j’étais le serviteur de madame la maréchale, et je ne m’en dédis pas. (Ouvrant la porte.) Son Altesse sérénissime mademoiselle de Clermont !

Scène XI

Les mêmes, mademoiselle de Clermont.

MADemoiselle de CLERMONT,
remerciant Deveau

Merci, Jasmin !

DEVEAU, à part

Ah ! bon ! elle me prend pour le valet de chambre de M. de Melun.

MADemoiselle de CLERMONT

Bonjour, ma chère maréchale ! Savez-vous que je suis enchantée de vous voir ?

LA MARÉCHALE

Et moi honorée au plus haut degré de recevoir la visite de Votre Altesse.

MADemoiselle de CLERMONT

Comment se porte Phoenix ?...

LA MARÉCHALE, cherchant

Phénix ?...

DEVEAU, cherchant aussi

Phoenix ?... Qu'est-ce que Phénix ?

MADemoiselle de CLERMONT

Eh ! mais oui, ce charmant petit chien que vous avait envoyé la princesse de Gonzague.

LA MARÉCHALE

À moi ?

MADemoiselle de CLERMONT

Et vos enfants, en avez-vous de bonnes nouvelles ?

LA MARÉCHALE

Je n'ai qu'un fils, qui a l'honneur de servir dans les armées du roi.

MADemoiselle de CLERMONT

Vous n'avez qu'un fils ? En êtes-vous sûre ?

LA MARÉCHALE

Parfaitement.

MADemoiselle DE CLERMONT

Cependant M. le maréchal m'avait parlé de sa fille.

LA MARÉCHALE

Pardon, Altesse, mais le maréchal est mort avant votre naissance.

MADemoiselle DE CLERMONT

Qu'il avait mariée avec M. de Tessé... Est-ce que ce serait une fille naturelle ?

LA MARÉCHALE

Avec M. de Tessé ?

DEVEAU

Je parie que j'ai deviné : la princesse se croit chez la maréchale de Villars.

MADemoiselle DE CLERMONT

Hein ?

LA MARÉCHALE

C'est encore possible... Princesse, excusez ma question, mais êtes-vous bien sûre de l'endroit où vous êtes ?

MADemoiselle DE CLERMONT,
regardant autour d'elle

Ah ! chère madame de Boufflers, pardonnez !... C'est la faute de mon cocher, à qui j'avais dit de me conduire chez madame de Villars, et qui se sera trompé d'adresse... Mais n'importe, puisque je suis chez vous, j'y reste. Je m'en irai dans la voiture de la première personne qui viendra ; j'ai renvoyé la mienne.

COMTOIS, annonçant

Son Altesse sérénissime mademoiselle de Charolais !

Scène XII

Les mêmes, mademoiselle de Charolais.

MADemoiselle DE CHAROLAIS,
interrompant Comtois

C'est bien, c'est bien. Est-ce que nous faisons des façons avec cette chère maréchale ? À quoi bon annoncer ainsi ? On sait bien que je suis altesse sérénissime et que M. Deveau est financier.

LA MARÉCHALE

Comment, Votre Altesse daigne... ?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Embrassez-moi, chère maréchale ! Et puis vous permettez que je vergette un peu Deveau, n'est-ce pas ?

LA MARÉCHALE

Faites comme chez vous, princesse.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Chez moi ?... Ah ! il se garderait bien d'y venir ! Imaginez-vous, ma chère maréchale, qu'on rencontre M. Deveau dans la compagnie du roi, qu'on va à la chasse avec lui, qu'on se familiarise à table, qu'il vous parle, qu'on lui répond, qu'on va jusqu'à daigner lui réclamer les quartiers de rente dont cet harpagon de cardinal est en retard avec nous, qu'il promet de payer, qu'il vous donne un rendez-vous chez lui à cet effet, et qu'il ne s'y trouve pas !

DEVEAU

Princesse, je me suis levé d'effroi comme le cerf d'hier matin.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Oh ! monsieur Deveau, vous ne vous connaissez pas même en vénerie. Le cerf d'hier matin était une jeune tête, et vous dites que vous vous êtes levé d'effroi.

DEVEAU

Quand j'ai vu qu'il n'y avait pas d'argent en caisse et que je serais obligé de manquer de parole à une altesse sérénissime.

LA MARÉCHALE

Princesse, vous savez que Deveau ment en ce moment comme un diplomate.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Un intendant des finances ment toujours.

LA MARÉCHALE

Et tout particulièrement celui-ci : il dit qu'il n'a pas d'argent, et il vient de m'ouvrir un crédit illimité.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Voyez-vous le croquant !... Et... ?

LA MARÉCHALE

J'ai refusé, bien entendu.

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

Vous avez refusé son argent ?

LA MARÉCHALE

Certainement ! Fi donc !

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

Ah ! maréchale, si vous n'en voulez pas, n'en dégoutez pas les autres.

Scène XIII

Les mêmes, Comtois, puis la duchesse.

COMTOIS

Son Altesse royale madame la duchesse !

LA MARÉCHALE

Comment ! aussi ? En vérité, je ne sais en quels termes remercier Leurs Altesses de l'honneur qu'elles me font.

LA DUCHESSE ; elle entre en fredonnant

Bonjour, ma chère maréchale !... Tiens, vous êtes ici, Clermont ? Vous aussi, Charolais ?

MADemoisELLE DE CLERMONT

Pourquoi pas ?

LA DUCHESSE

Ah ! chère maréchale, je viens de faire une chanson contre Dangeau et sa fille, et je me suis dit : « Cette chère maréchale, les Dangeau sont de ses amis de père en fils, je veux la lui chanter, à elle, avant personne. » (Elle commence à fredonner.) Mais j'aperçois là-bas une manière d'homme...

DEVEAU

Pour vous servir, madame la duchesse, si j'en étais capable.

LA DUCHESSE

Non, monsieur.

COMTOIS, annonçant

Sa Majesté la reine !

TOUS

La reine !

Scène XIV

Les mêmes, la reine, puis Richelieu.

LA REINE ; elle entre fière et hautaine,
 passe devant les deux princesses, les regarde
 sans les saluer, et ne regarde même pas Deveau

Venez ici, madame la maréchale !

LA MARÉCHALE

Me voici aux ordres de Votre Majesté.

LA REINE

Est-il vrai que le roi aime mademoiselle de Ruffé ?

LA MARÉCHALE

Votre Majesté !...

LA REINE

Je vous demande, madame, s'il est à votre connaissance que
 le roi aime mademoiselle de Ruffé ?

(Richelieu entre, mais sans être annoncé,
 à cause de la présence de la reine.)

LA MARÉCHALE

Comment, Votre Majesté veut-elle... ?

LA REINE

Oui ou non ?

LA MARÉCHALE

Je ne crois pas... je n'oserais pas dire... j'espère...

LA REINE

Vous êtes de vieille noblesse, madame ; vous avez votre
 parole d'honneur comme un gentilhomme. Sur votre parole
 d'honneur, je vous ordonne de dire si le roi aime ou n'aime pas
 mademoiselle de Ruffé.

LA MARÉCHALE

Je crois qu'il l'aime, madame.

LA REINE

Voilà tout ce que je désirais savoir... (En se retirant.) Mesda-

mes, je suis bien aise de vous rencontrer chez la maréchale de Boufflers, qui est de mes bonnes amies, et d'y apprendre que M. de Richelieu est de retour de l'armée... Suivez-moi, madame la maréchale ; j'ai des ordres à vous donner.

(Elle sort avec la maréchale.

Mademoiselle de Clermont sort à sa suite.)

Scène XV

Richelieu, Deveau, la duchesse, mademoiselle de Charolais.

LA DUCHESSE

Ouf !... qu'est-ce que cela ?

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

Je n'en sais rien.

LA DUCHESSE

Si nous en jugeons par la pantomime, la reine est de médiocre humeur.

DEVEAU

Moi, j'ai entendu...

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

Quelles oreilles ça vous a, ces hommes de finance !

LA DUCHESSE

Qu'a dit la reine ?

DEVEAU

Elle a demandé s'il était vrai que le roi aimât mademoiselle de Ruffé.

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

Et madame de Boufflers a répondu... ?

DEVEAU

Oh ! par respect, je me suis retiré et n'ai point entendu la réponse.

MADemoisELLE DE CHAROLAIS

Cela nous annonce l'orage.

LA DUCHESSE

Et comme je n'aime pas la pluie, je me sauve. Avez-vous votre voiture, Charolais ?

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Ma foi, non ; je l'ai renvoyée, voulant bien qu'on me vît chez la maréchale, mais ne voulant pas qu'on vît ma voiture à la porte.

LA DUCHESSE

J'en ai fait autant de la mienne.

DEVEAU

Si j'osais mettre la mienne à la disposition de Leurs Altesses...

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Pour qui nous prendrait-on !

RICHELIEU, qui s'est tenu à l'écart, s'avançant

Dame, il n'y a plus que celle de votre serviteur.

LA DUCHESSE

Ah ! duc, ce serait bien pis !

MADemoiselle DE CHAROLAIS

N'importe, je me risque !

LA DUCHESSE

Où donc est Clermont ?

MADemoiselle DE CHAROLAIS

Vous verrez qu'elle a suivi la reine, croyant sans doute être de service.

LA DUCHESSE, riant

Ah ! ah ! ah !... comme cela lui ressemble !... Partons, Charolais. Si on vous demande qui je suis, vous direz que je suis votre femme de chambre, n'est-ce pas ?

(Elles sortent.)

Scène XVI

Richelieu, Deveau.

DEVEAU

Vous ne suivez pas Leurs Altesses, monsieur le duc ?

RICHELIEU

Non. J'ai quelques mots à dire ici.

DEVEAU

Malgré la scène de tout à l'heure et la manière dont Sa Majesté vous a regardé ? S'il en est ainsi, je suis toujours des amis de

madame la maréchale, et je me mets au rang de ses plus dévoués serviteurs.

RICHELIEU

Pourquoi cela, mon cher Deveau ?

DEVEAU

Je connais assez M. le duc pour savoir que s'il reste, c'est que le vent souffle plus fort de ce côté que de l'autre.

RICHELIEU

Pas mal observé, Deveau. Je ne sais vraiment pas pourquoi on vous a fait une réputation de bêtise.

DEVEAU

Je vais vous le dire en confidence, monsieur le duc : ce sont les imbéciles.

RICHELIEU

Je commence à le croire... Mais voici le général ; laissez-moi avec lui.

DEVEAU, saluant

Monsieur le général...

(Il sort.)

Scène XVII

Richelieu, le général.

RICHELIEU

Mon cher marquis !...

LE GÉNÉRAL, après un temps

Ah ! c'est vous, monsieur le duc de Richelieu ?

RICHELIEU

Avez-vous donc si grande peine à me reconnaître ?

LE GÉNÉRAL

Excusez-moi : il y a huit ans que j'ai quitté la cour.

RICHELIEU

Et vous y rentrez en triomphateur, mon cher général. Recevez mes compliments.

LE GÉNÉRAL

Y a-t-il bien de quoi ?

RICHELIEU

Peste ! si vous n'êtes pas content, vous êtes difficile. Vous faites, par ma foi, pour vous et votre cheval, une brèche plus large que mon oncle le cardinal ne faisait pour lui et sa litière.

LE GÉNÉRAL

Vous vous dites mon ami, monsieur le duc ?

RICHELIEU

Je suis prêt à le prouver.

LE GÉNÉRAL

Prouvez-le-moi donc en répondant franchement à la question que je vais vous faire.

RICHELIEU

Je m'y engage. Parlez, général.

LE GÉNÉRAL

Que pense-t-on de mon rappel, de la faveur subite dont je suis l'objet ?

RICHELIEU

La ville s'en étonne ; la cour l'explique ; tout le monde applaudit.

LE GÉNÉRAL

Même... ceux qui l'expliquent, monsieur le duc ?

RICHELIEU

Ceux-là surtout.

LE GÉNÉRAL

Et comment l'expliquent-ils, je vous prie ?

RICHELIEU

Est-ce que cela se demande, mon cher général ? Vous le savez aussi bien que moi.

LE GÉNÉRAL

Mais encore ?...

RICHELIEU

Mon Dieu ! si vous y tenez absolument, disons par les services que vous avez rendus à l'État.

LE GÉNÉRAL

Par les services que j'ai rendus à l'État ? Ainsi ma position est

bonne ?

RICHELIEU

Excellente ! D'autant meilleure qu'elle est plus enviée.

LE GÉNÉRAL

Vraiment ? et par qui ?

RICHELIEU

Parbleu ! par ceux qui n'ont pas votre bonheur au jeu, mon cher général ; et j'en connais bon nombre qui, ma foi ! avec de très-belles cartes aussi, ont perdu la partie que vous avez gagnée.

LE GÉNÉRAL

Et si je vous disais, monsieur le duc, que je suis au désespoir d'avoir gagné cette partie ?

RICHELIEU

Vous surprendriez tout le monde.

LE GÉNÉRAL

Même vous ?

RICHELIEU

Vous ne m'avez pas laissé achever ; j'allais dire : excepté moi, général. Les hommes de votre trempe et de votre caractère comptent toujours avec l'opinion publique et ne veulent de distinctions que celles qu'ils ont légitimement acquises. Mais permettez-moi de vous dire, mon cher général, que vous êtes par trop méticuleux. Personne au monde, mais personne, ne s'étonnera de vous voir appelé à l'ambassade de Vienne, par exemple.

LE GÉNÉRAL

Moi, monsieur le duc ? Êtes-vous donc chargé de me l'offrir ?

RICHELIEU

Je crois qu'elle est vacante et que l'on attendait votre arrivée pour en disposer.

LE GÉNÉRAL

Je comprends : on veut que le frère ait sa part de faveur, et on lui jette une ambassade afin de se débarrasser de lui.

RICHELIEU

Ah ça ! mais c'est une fort belle ambassade que celle de Vienne... Un peu difficile à manier... Ces diplomates autrichiens sont

très-habiles ; mais je vous donnerai un moyen de les jouer sous la jambe.

LE GÉNÉRAL

Vraiment ?

RICHELIEU

L'homme de génie, dans tout cela, c'est le prince Eugène. Eh bien, ce brave prince Eugène, il a une maîtresse charmante qu'il adore, et qui m'adore ; je vous accrédirai près d'elle, mon cher général ; et, une fois accredité, ma foi ! c'est à vous de me succéder... Ce sera peut-être comme le roi Louis XV succède à son aïeul saint Louis ; mais la question n'est pas là ; la question, c'est que vous envoyiez des dépêches satisfaisantes. Faites-vous montrer les miennes, et vous verrez comme j'étais renseigné.

LE GÉNÉRAL

Eh bien, duc, c'est dit. J'attends vos lettres.

RICHELIEU

À la bonne heure ! vous acceptez ?... Quand partez-vous ?

LE GÉNÉRAL

Mais cette nuit, probablement.

RICHELIEU

Alors, il n'y a pas de temps à perdre ; dans deux heures, vous aurez votre dépêche.

LE GÉNÉRAL

Merci.

RICHELIEU

Bon voyage, mon cher général ! et, avant de partir, si vous croyez m'avoir quelque obligation, recommandez-moi ici... Ah ! à propos, elle aime l'odeur de la verveine ambrée.

LE GÉNÉRAL

Qui ?

RICHELIEU

Eh bien, mais la maîtresse du prince Eugène... Adieu ! adieu !

Scène XVIII
Le général, seul.

Ah ! voilà donc ce qu'on voulait faire d'elle et de moi ! Pendant que cet homme parlait, j'étouffais de honte, et cependant, pour tout savoir, j'ai voulu le laisser aller jusqu'au bout... Mais sait-elle cela, elle ?... Se doute-t-elle de ce qui se trame contre notre nom ?... Comprend-elle que nous jouons un jeu à gagner des titres et de l'or, mais à perdre notre réputation et notre honneur ? Ah ! justement... Diane !

Scène XIX
Le général, Diane.

DIANE

Je te cherchais, George.

LE GÉNÉRAL

Viens ici.

DIANE

Me voilà.

LE GÉNÉRAL

Regarde-moi.

DIANE

Je te regarde.

LE GÉNÉRAL

Embrasse-moi.

DIANE

Je t'embrasse... Mais pourquoi me parles-tu ainsi ? pourquoi trembles-tu en me serrant entre tes bras ?

LE GÉNÉRAL

Diane, tu pars ce soir.

DIANE

Moi ?

LE GÉNÉRAL

Tu quittes Versailles.

DIANE

Moi ?

LE GÉNÉRAL

Tu retournes à Nancy.

DIANE

Moi ?

LE GÉNÉRAL

Oui.

DIANE

Et pourquoi cela ?

LE GÉNÉRAL

Parce que mieux vaut que tu sois là-bas qu'ici.

DIANE

Cependant...

LE GÉNÉRAL

Octave prendra son congé et viendra nous rejoindre. Pars !...
 C'est sur ma seule parole que tu dois partir !... Pars sans me
 demander d'explications, sans chercher à en avoir de personne.
 Pars, au nom de notre mère !... pars !...

DIANE

Ah ! oui !... quand tu voudras... demain, ce soir... à l'instant
 même ! (Apercevant d'Aspremont.) Octave !...

LE GÉNÉRAL

Mon Dieu !... qu'a-t-il donc ?... Comme il est pâle !

Scène XX

Les mêmes, Octave.

LE GÉNÉRAL, allant vivement à lui

Veux-tu que nous restions seuls, Octave ?

OCTAVE

Non : les choses en sont à ce point qu'il faut qu'elle sache
 tout !

DIANE

Tout !... Que vais-je donc savoir ?

OCTAVE

Je viens de la revue.

LE GÉNÉRAL

Eh bien ?

OCTAVE

Parmi les officiers de service, mes camarades, les uns se taisaient, les autres se parlaient bas. « Ah ! vous savez, lieutenant, me dit enfin M. Daumont, on présente mademoiselle Diane de Ruffé ce soir. »

DIANE, au général

Tu vois bien qu'il faut que je reste.

LE GÉNÉRAL

Tu ne resteras pas !

OCTAVE

Oh ! non, elle ne restera pas, car ce serait pour recevoir une effroyable insulte !

LE GÉNÉRAL

Comment ?

DIANE

Laquelle ?

OCTAVE

La reine s'oppose à la présentation.

LE GÉNÉRAL

La reine s'oppose à la présentation ?... Et quel prétexte donne-t-elle ?

OCTAVE

Elle dit... Je ne sais comment répéter cela !... elle dit qu'elle ne veut près d'elle... et, dussent-elles m'étrangler en passant, il faut que ses propres paroles sortent de ma bouche... elle dit qu'elle ne veut près d'elle... que d'honnêtes filles !...

DIANE, se détournant

Oh ! ma mère ! ma mère !...

LE GÉNÉRAL

Octave !

OCTAVE

Ce n'est pas tout, mon ami ; on te croit complice, toi, mon bon Georges ! toi, mon brave général ! et les officiers m'ont dit que, si je remettais les pieds chez toi, ils viendraient en masse exiger ma démission... Ah ! tu comprends ! j'en ai souffleté deux. Je n'avais que deux mains.

LE GÉNÉRAL

Après ?

OCTAVE

Nous nous sommes battus à l'instant. J'ai blessé l'un et tué l'autre.

DIANE, tombant à genoux

Grand Dieu !

LE GÉNÉRAL

Oh ! ceci change l'affaire. La reine ne veut près d'elle que d'honnêtes filles ?... Octave, il faut que Diane soit présentée.

OCTAVE

Mais puisqu'on te dit que la reine ne veut pas !

DIANE

Ô honte !

LE GÉNÉRAL, allant à Diane et étendant
ses deux mains au-dessus de la tête de sa sœur

Sois tranquille, mon enfant ! tu seras présentée ce soir ou, demain, je serai sur la route de la Bastille.

ACTE TROISIÈME

Un salon attenant à la chambre à coucher de la reine. Porte au fond. Dans le pan coupé, à droite, le boudoir où sont placées des tables de jeu. À gauche, dans l'autre pan coupé, autre porte qui conduit aux appartements. À droite, la porte de la chambre à coucher de la reine ; vis-à-vis, une petite porte qui est celle du corridor particulier du roi.

Scène première

La duchesse, mademoiselle de Charolais,
mademoiselle de Clermont, la comtesse de Mailly,
le comte de Grandveau, le duc de Melun,
le comte de Mailly, Deveau, la maréchale, allant et venant.

Mademoiselle de Charolais est assise ; de Melun et de Mailly causent avec elle. La duchesse et le comte de Grandveau forment un second groupe ; un troisième au fond, à l'entrée du boudoir, se compose de mademoiselle de Clermont, de madame de Mailly et de Deveau.

DEVEAU, à madame de Mailly

Comment ! la maréchale est encore avec la reine, comtesse !

MADAME DE MAILLY

Comme vous dites, mon cher Deveau.

DEVEAU

Est-ce que les choses s'arrangeraient, par hasard ?

MADAME DE MAILLY

Ça n'est pas probable ; quand on s'explique si longuement, c'est qu'on n'a pas envie de s'entendre.

LA MARÉCHALE, sortant
de la chambre à coucher

La reine écrit en ce moment à Sa Majesté le roi de Pologne et autorise Leurs Altesses à commencer le jeu sans elle.

MADAME DE MAILLY, à Deveau

Avais-je tort ? Regardez la maréchale.

DEVEAU

Comtesse, je ne vous savais pas si forte en diplomatie.

LA DUCHESSE

Dites donc, monsieur de Grandveau...

GRANDVEAU

Princesse ?...

LA DUCHESSE

J'ai une idée.

GRANDVEAU

Elle doit être bonne, puisqu'elle est de vous.

LA DUCHESSE

Prenez mon bras d'abord, et tâchons qu'on ne puisse pas nous entendre.

GRANDVEAU

Comme votre idée commence bien !

LA DUCHESSE

Fat ! vous ne changerez donc jamais ?...

GRANDVEAU

Bon ! qui est-ce qui change, si ce n'est vous, qui embellissez tous les jours ?

(Éclats de rire au fond, dans le groupe
où se trouve mademoiselle de Clermont.)

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Qu'y a-t-il ? et qui vous fait rire de si bon cœur, là-bas ?

DE MAILLY

Ah ! princesse, c'est mademoiselle de Clermont qui vient de dire un mot charmant.

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Elle est si distraite !

GRANDVEAU, à la duchesse

Voyons, votre idée...

LA DUCHESSE

Mon idée est que nous risquons fort de faire notre partie sans la reine, ce soir.

GRANDVEAU

J'aurais cru le contraire.

LA DUCHESSE

Pourquoi ?

GRANDVEAU

À cause du proverbe « Malheureux en amour, heureux au jeu. »

LA DUCHESSE

Précisément ! Sa Majesté a peur de nous ruiner.

LA MARÉCHALE, écrivant

au crayon sur ses tablettes

« Ma chère Diane, faites en sorte de retenir votre frère auprès de vous, jusqu'au moment où il me sera possible d'aller vous rejoindre. »

(Elle déchire la feuille et remonte dans la pièce du fond.)

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Eh bien, vous me croirez si vous voulez, Melun, je me figure qu'avec toute son habileté, M. de Richelieu ne sera parvenu qu'à assombrir ce côté-ci du château, sans réussir à égayer l'autre...

DE MELUN

De sorte, princesse, que nous voilà entre deux catafalques ! Mais, à propos de Richelieu et de vous, est-ce vrai, ce que l'on m'a dit ?

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS

Que vous a-t-on dit ? Quelque méchanceté, si c'est madame la duchesse ; quelque naïveté, si c'est mademoiselle de Clermont ; quelque bêtise, si c'est Deveau.

DEVEAU, qui se trouve à côté d'elle

Merci, princesse !

DE MELUN

Que voulez-vous, mon cher Deveau ! on ne prête qu'aux riches.

DEVEAU

Et M. le duc est en train de faire un emprunt à mademoiselle de Charolais ?

DE MELUN

Ah ! ma foi, bien riposté pour un financier !

MADemoiselle de Charolais

Revenons à ce que l'on vous a dit de moi et de M. de Richelieu.

DE MELUN

On m'a dit, princesse, que M. de Richelieu était votre prisonnier.

MADemoiselle de Charolais

Bon ! il arrive d'Allemagne.

DE MELUN

Qu'il n'était libre que sur parole.

MADemoiselle de Charolais

De mieux en mieux !

DEVEAU

Et que cela durait depuis un an.

MADemoiselle de Charolais

Oh ! oh !... Comment avez-vous appris cela, monsieur le financier ?

DEVEAU

En écoutant aux portes, Altesse.

UN HUISSIER, annonçant

M. le général marquis de Ruffé !

LA MARÉCHALE, à part

Le général !

(Mouvement de tout le monde.)

DE MAILLY

Chez la reine ! La paix est donc faite ?

DEVEAU, à M. de Mailly

C'est à n'y plus rien comprendre.

LA DUCHESSE

Au jeu, mesdames ! au jeu !

(Le général paraît et s'arrête dans le salon du fond.)

MADemoiselle de Clermont

Pardon, madame de Mailly ; il me semble que, depuis hier, il se passe quelque chose d'extraordinaire.

MADAME DE MAILLY

Bon ! Votre Altesse vient de s'en apercevoir ?

MADEMOISELLE DE CLERMONT

Oui, et je voudrais savoir ce que c'est.

MADAME DE MAILLY

Ah ! princesse, ce serait bien long à vous raconter, d'autant plus qu'il est neuf heures... (montrant la duchesse et Grandveau qui sont assis aux tables de jeu) et que l'on et au jeu.

MADEMOISELLE DE CLERMONT

Au jeu ? Je ne veux pas me faire attendre...

MADEMOISELLE DE CHAROLAIS,
du haut de la scène

Bon ! voilà Clermont qui se trompe de porte ! Monsieur de Mailly, prévenez donc ma sœur qu'elle va dans le couloir du roi.

(M. de Mailly va dire un mot à mademoiselle de Clermont.)

MADEMOISELLE DE CLERMONT

Ah ! vraiment ?... (Prenant le bras de M. de Mailly.) Donnez-moi votre bras, monsieur de Melun.

MADAME DE MAILLY, riant

Pardon, princesse ; vous vous trompez de cavalier...

MADEMOISELLE DE CLERMONT

Où donc êtes-vous, Melun ?

DE MELUN

Me voilà, princesse.

(Les autres personnages sont déjà au jeu
dans le boudoir. Les portes se ferment.)

Scène II

Le général, la maréchale.

LA MARÉCHALE, descendant
vivement avec M. de Ruffé

J'espérais, général, que vous attendriez mon retour avant de vous décider à une démarche malheureusement inutile, si même elle n'est dangereuse. En ce moment, la reine ne veut rien entendre.

LE GÉNÉRAL

Aussi n'est-ce point à la reine que je prétends d'abord parler, madame ; c'est au roi.

LA MARÉCHALE

Au roi ?...

LE GÉNÉRAL

Il va venir, je le sais ; je l'attends. Par le roi, j'arriverai bien à la reine.

LA MARÉCHALE

Écoutez, monsieur de Ruffé, et croyez-moi. Je vous en prie, renoncez à cette démarche ; attendez que le bruit de cette malheureuse affaire ait eu le temps de se calmer. Plus tard, je vous promets d'insister auprès de la reine, non-seulement sur la nécessité d'une audience pour vous, mais encore sur celle d'une explication entre elle et votre sœur.

LE GÉNÉRAL

Voici le roi, madame...

LA MARÉCHALE

Oh ! Georges, qu'allez-vous faire !

(La maréchale et M. de Ruffé se retirent au fond, madame de Boufflers s'efforçant toujours de le persuader.)

Scène III

Les mêmes, le roi, Richelieu.

RICHELIEU, au roi,

avec qui il entre en causant

Ainsi, mademoiselle de Ruffé est prévenue de la visite de Votre Majesté ? elle s'y attend ?

LE ROI

Je lui ai fait demander, par Bachelier, la faveur d'un entretien chez la maréchale.

LE GÉNÉRAL, à la maréchale

Vous le voyez, c'est d'elle que l'on parle... (S'avançant.) Sire !

LE ROI

M. de Ruffé !...

RICHELIEU, à part

Notre frère !... (Au roi.) Il part pour Vienne.

LE ROI

Ah ! c'est vous, mon cher général. Je suis heureux de vous voir.

LE GÉNÉRAL

Sire, j'ai l'honneur de solliciter un moment d'audience de Votre Majesté.

LE ROI

Parlez, général, parlez.

LE GÉNÉRAL

Le roi veut-il bien ordonner que nous restions seuls ?

LE ROI, à Richelieu

Allez, mon cher duc, et revenez me prendre dans quelques instants.

(Le duc et la maréchale saluent. La maréchale sort par le boudoir, le duc par la porte opposée.)

Scène IV

Le roi, le général.

LE ROI

Je vous écoute, général.

LE GÉNÉRAL

Sire, Votre Majesté nous fait une grâce qui couvre notre maison de deuil et notre nom de honte.

LE ROI, embarrassé

Je sais tout ce qui est arrivé, mon cher général, et j'en suis au désespoir. La reine a pris, je ne sais comment, une fausse opinion de votre sœur.

LE GÉNÉRAL

Oui, sire, très-fausse ! Elle croit ma sœur la maîtresse de Votre Majesté.

LE ROI

Ruffé !...

LE GÉNÉRAL

Oh ! sire, ne marchandons pas sur les mots : non-seulement la reine le croit, mais encore la reine le dit. Eh bien, sire, la reine propage une calomnie, et le roi sait mieux que personne combien la calomnie est infâme !

LE ROI

Calmez-vous, Ruffé ; c'est moi que regarde cette affaire, c'est à moi de l'arranger... Ainsi, général...

LE GÉNÉRAL, insistant

Sire !...

LE ROI

Je vous dis d'être sans crainte...

LE GÉNÉRAL

Mais, pour m'enlever mes craintes, que décide le roi ?

LE ROI

On tâchera que votre sœur soit présentée.

LE GÉNÉRAL

On tâchera ne suffit pas, sire. Il faut que cela soit.

LE ROI

Oui, vous avez raison, Ruffé, il le faut. Je suis fâché d'avoir laissé partir la maréchale ; mais je vais la faire appeler. La présentation devait avoir lieu ce soir, n'est-ce pas ?...

LE GÉNÉRAL

Dans une heure.

LE ROI

Eh bien, je vais donner l'ordre positif que tout demeure dans le même état, et que, dans une heure, la présentation ait lieu.

LE GÉNÉRAL

Je vous rends grâce, sire ; seulement, c'est par une autre bouche que la vôtre que l'ordre doit être donné.

LE ROI

Pourquoi cela ?

LE GÉNÉRAL

Parce que le roi, par malheur, ne peut rien réparer ici.

LE ROI

Mais alors, c'est donc un mal irréparable ?

LE GÉNÉRAL

Non ; car ce que le roi ne peut point, la reine le peut.

LE ROI

La reine ?

LE GÉNÉRAL

Oui, sire. La reine, songez-y bien, est le seul tribunal devant lequel ma sœur puisse comparaître. La reine a une réputation de vertu justement méritée, qui fait que toute la France la vénère. C'est elle qui a condamné ma sœur, c'est elle seulement qui peut l'absoudre.

LE ROI

Monsieur de Ruffé, je vous promets que votre sœur sera reçue ce soir par la reine.

LE GÉNÉRAL

Pas reçue, sire : présentée, présentée par la reine, et non plus à la reine. Ma sœur a été insultée publiquement : je veux que réparation publique soit faite.

LE ROI

Vous voulez ?...

LE GÉNÉRAL

J'ai dit : je veux ! Sire, vous êtes roi, je suis gentilhomme. Vous êtes le chef d'une dynastie, je suis le chef d'une famille. Vous avez des comptes à rendre à l'avenir ; moi, j'ai des comptes à rendre au passé. Eh bien, au nom de quatre cents ans de courage, d'honneur et de loyauté, je dis, sire : Je veux ! Maintenant, Votre Majesté est libre de dire qu'elle ne veut pas. En ce cas, ce sont ses ancêtres qui auront à rougir, et non les miens.

LE ROI

Général, n'essayez point de forcer ma volonté, croyez-moi. La reine a eu tort.

LE GÉNÉRAL

Tort seulement ?

LE ROI

La reine a été injuste. Que voulez-vous de plus ?

LE GÉNÉRAL

De vous, rien, sire, et j'en reviens à mon premier projet.

LE ROI

Qui était ?...

LE GÉNÉRAL

De m'adresser directement à la reine.

LE ROI

Mais vous savez qu'elle ne veut pas vous recevoir.

LE GÉNÉRAL

J'ai bien forcé les murailles de Belgrade ; je forcerai bien la porte d'une femme.

LE ROI

Cette femme est votre reine, monsieur !

LE GÉNÉRAL

Sire, par l'offense qu'elle nous a faite, elle est descendue au rang de ceux qu'elle a offensés.

LE ROI

Prenez garde, Ruffé !... Les injures que le roi souffre, et souffre patiemment, il serait obligé de les punir, si elles s'adressaient à la reine.

LE GÉNÉRAL

Je remercie le roi de m'en prévenir. Du moins, si je n'ai rien à attendre de sa justice, je sais maintenant par où je puis mériter sa colère.

LE ROI

Monsieur de Ruffé !...

LE GÉNÉRAL

Oui, sire, votre colère, il me la faut : c'est ma justification. Et si je ne puis l'obtenir qu'au prix d'une offense envers la reine, eh bien, sire...

LE ROI

Monsieur !...

LE GÉNÉRAL

J'offenserai la reine en forçant cette porte, et mon audace aura pour résultat une réparation loyale, si je m'adresse à un cœur noble et généreux ; une persécution mortelle, si ce cœur n'est royal que de nom.

(Il fait quelques pas vers la porte de la chambre à coucher.)

Scène V

Les mêmes, la reine.

LA REINE, qui est entrée pendant
les dernières phrases du général

Sire, moi aussi, j'invoque la justice du roi. Je l'invoque au nom de ma dignité offensée, de mon autorité méconnue. Quand un sujet que vos bontés ont tiré de l'exil porte si haut la tête, qu'il refuse de la courber sous la volonté de sa souveraine ; quand un homme ose pénétrer chez moi malgré moi, je viens vous demander si la reine est encore la reine ; si elle a le droit de se faire respecter, ou s'il est dans ce royaume quelqu'un à qui vous ayez permis de l'outrager impunément.

LE ROI, après avoir sonné,
à un huissier qui paraît au fond

L'officier de service !

Scène VI

Les mêmes, Octave.

LE ROI

Monsieur le baron d'Aspremont, demandez son épée à M. le général marquis de Rufféé.

LE GÉNÉRAL, à la reine

Merci, madame...

OCTAVE, hésitant

Sire...

LE ROI

Au nom du roi, monsieur !...

LE GÉNÉRAL

Silence, Octave ! tu es soldat, et, avant tout, un soldat doit obéir. Lieutenant, voici mon épée.

(Octave prend l'épée, puis il fait un signe au fond et dit un mot aux gardes qui paraissent.)

LE GÉNÉRAL

Et maintenant, qui osera dire que la sœur est la maîtresse du roi, quand le frère est à la Bastille ?

(Il sort par le fond. – Pendant que le général a remis son épée, le roi est allé à la petite porte à gauche qui conduit chez lui, comme pour sortir. En voulant tirer cette porte, il s'aperçoit qu'elle est fermée. Il jette un regard du côté de la reine, et fait un geste d'impatience.)

LE ROI, à part

C'est juste ! j'oubliais qu'il y a un verrou !...

(Il va pour sortir par la porte de gauche.)

OCTAVE, redescendant
du fond et arrêtant le roi

Pardon, sire...

LE ROI

Que me voulez-vous, monsieur ?

OCTAVE

J'ai une grâce à demander à Votre Majesté.

LE ROI

Laquelle ?

OCTAVE

C'est d'accepter ma démission.

LE ROI

Votre démission ?

OCTAVE

Oui, sire.

LE ROI

Pourquoi cela ?

OCTAVE

Je me marie ce soir.

LE ROI

Et qui épousez-vous ?

OCTAVE

Mademoiselle Diane de Ruffé.

LA REINE, à part

Diane !...

LE ROI

Vous épousez mademoiselle de Ruffé ?...

OCTAVE

Et comme je sais que Votre Majesté n'aime pas les officiers mariés...

LE ROI

C'est bien, monsieur, votre démission est acceptée.

OCTAVE

À qui dois-je remettre l'épée du général, sire ?

LE ROI

À votre sous-lieutenant. Allez !

(Octave salue et sort par le fond. Le roi sort par la gauche.)

Scène VII

La reine, seule.

Diane ! Il l'épouse ! Est-ce conviction de son innocence ? est-ce dévouement ? Le roi s'est troublé en écoutant M. d'Aspremont. Où va-t-il ?... Oh ! sans doute chez elle, pour lui demander pardon d'avoir vengé l'insulte que son frère m'a faite !... (Entr'ouvrant la porte par laquelle est sorti le roi.) Mais non... Si !... je ne me trompe pas !... Il se fait ouvrir la porte de madame de Boufflers... Sans doute, c'était un rendez-vous pris et elle l'attend ! (Se retournant et voyant Diane qui est entrée.) Non ! la voilà...

Scène VIII

La reine, Diane.

Diane entre d'abord sans voir la reine. Dès qu'elle l'a aperçue, elle s'avance jusqu'au milieu du théâtre et met un genou en terre.

DIANE

Madame !

(La reine passe sans s'arrêter ; mais Diane
la retient par le bas de sa robe, qu'elle baise.)

LA REINE

Que me voulez-vous ? Parlez !...

DIANE

Mon frère vient d'être arrêté sur la demande de Votre Majesté. J'implore la grâce de mon frère.

LA REINE

C'est bien, mademoiselle ; je demanderai au roi que sa justice
veuille bien s'adoucir.

DIANE, prenant la main de la reine

Votre main, madame ! (Elle la baise.) Cette chère main !...
(S'apercevant qu'une larme est tombée sur la main de la reine.) Oh ! et
maintenant, je me relève, car c'est pour moi que je vais parler.

LA REINE

Pour vous ?

DIANE

Oui, madame ! mon frère a eu tort envers vous ; mais vous
avez eu tort envers moi.

LA REINE

Alors, c'est moi qui ai des excuses à vous faire ?...

DIANE

C'est vous qui avez à me tendre la main ; c'est vous qui avez
à dire à toute cette cour, qui, sur votre accusation, me calomnie :
« Voici Diane, messieurs ! je m'étais trompée sur son compte. »

LA REINE

Mais le roi vous aime ?

DIANE

Le sais-je, madame !

LA REINE

Comment ! vous ne le savez pas ?

DIANE

Le roi, du moins, ne m'a jamais fait cette injure de me le dire.
Mais la reine a eu la cruauté de dire de moi : « Mademoiselle de
Ruffé ne me sera point présentée ; je ne veux à mes côtés que

d'honnêtes filles. »

LA REINE

C'est vrai, je l'ai dit.

DIANE

Eh bien, ce mot, madame, je ne le méritais pas ; car, aussi vrai que vous êtes une honnête femme, je suis, moi, une honnête fille.

LA REINE

Regardez-moi en face.

DIANE

Oh ! bien volontiers, madame. (Avec tristesse et candeur.) Il y a d'ordinaire tant de bonté dans vos yeux.

LA REINE

Diane !

DIANE

Oh ! madame, vous m'avez accusée injustement, vous m'avez atteinte dans ma réputation, blessée dans mon honneur !... Vous avez exposé la vie d'Octave, vous avez enlevé la liberté à mon frère ! J'étais venue ici pour vous demander compte de mon honneur ; et cependant, voilà qu'à votre vue bien-aimée, au lieu de récriminations, je n'ai que des prières, au lieu de reproches, je n'ai que des larmes. Et, au fait, comment échapperais-je à l'influence commune ? comment ne vous aimerais-je pas quand tout le monde vous aime ?

LA REINE

Oh ! mon Dieu ! il est cependant impossible que l'hypocrisie prête un pareil langage à la trahison... Que croire ?

DIANE, frappée d'une idée subite

Croyez ce que vous verrez, croyez ce que vous entendrez.

LA REINE

Que voulez-vous dire ?

DIANE

Le roi est allé chez moi ; il m'avait fait prévenir de sa visite.

LA REINE

Vous voyez !

DIANE

C'était la première fois, et je suis ici.

LA REINE

Eh bien ?...

DIANE

Ne me trouvant pas chez la maréchale, il va revenir.

LA REINE

Revenons chez moi.

DIANE

Non pas, madame : faisons mieux. Je vais attendre le roi, et vous, là, cachée...

LA REINE

Moi ?...

DIANE

Oh ! je vous en conjure, madame !

LA REINE, regardant au fond

Il vient !...

DIANE

Entrez là !...

LA REINE

Oh ! Diane ! Diane ! si vous m'avez dit vrai !...

DIANE

Silence, madame !

RICHELIEU, entrant par la porte de gauche

Le général arrêté !... Sire, d'où vient... ? (S'arrêtant tout à coup.)

La reine et mademoiselle de Ruffé !...

(Il se retire vivement en fermant à demi
la porte sur lui, au moment où le roi paraît au fond.)

Scène IX

Le roi, Diane ; Richelieu et la reine, cachés.

LE ROI

Ah ! c'est vous, Diane ! Je vous rencontre enfin !

DIANE

Le roi me faisait l'honneur de me chercher ?

LE ROI

Je viens de chez vous. Vous n'étiez donc point prévenue que je désirais vous voir ?

DIANE

Si, vraiment ; mais j'ai cru, sire, que votre messenger se trompait en me disant que le roi se donnerait la peine de venir lui-même chez madame de Boufflers.

LE ROI

C'est vous qui vous trompiez, Diane ; je désirais vous parler.

DIANE

À moi, sire ?

LE ROI

À vous, à vous seule, et... (regardant autour de lui) et là où j'aurais été sûr de n'être point interrompu.

DIANE

Le roi ne peut-il donc me dire ici ce qu'il comptait me faire l'honneur de me dire autre part ?

LE ROI

Oui, Diane, je vous dirai, même ici, ce qu'en tout lieu et à toute heure du jour, j'éprouve pour vous. Diane ! Diane !... je vous aime !...

DIANE

Le roi me rendra cette justice d'avouer que je ne pouvais me douter que ce fût là ce qu'il avait à me dire.

LE ROI

Non ; car c'est la première fois que ce mot sort de ma bouche, que ce secret s'échappe de mon cœur. Diane ! dites-moi que ce secret ne vous est point pénible, que ce mot ne vous épouvante pas.

DIANE

Sire, dans une heure, le baron Octave d'Aspremont sera mon mari.

LE ROI

Et c'est justement ce mariage qui me désespère. Oh ! ce mariage, Diane, par grâce, rompez-le !

DIANE

Sire, vous m'aimez, dites-vous ? Eh bien, ou je suis une honnête femme, et cet amour causera le malheur du roi ; ou je suis, comme on l'a dit, une fille sans loyauté et sans honneur... et alors, je céderai.

LE ROI

Diane !...

DIANE

Et alors, ma faiblesse sera pour le roi plus qu'un malheur, ce sera un remords.

LE ROI

Que voulez-vous dire ?

DIANE

Je veux dire que je vois plus clair que le roi dans son propre cœur ; je veux dire que le roi croit m'aimer et que le roi se trompe. Le sentiment qu'il croit avoir pour moi est né au fond de son cœur dans un moment d'impatience ou de dépit ; mais l'aveu n'en serait jamais sorti de sa bouche, sans les encouragements de certains hommes qui entourent Sa Majesté !...

RICHELIEU, qui écoute

Bon ! ceci est à mon adresse.

LE ROI

Diane, vous pouvez croire... ?

DIANE

Sire, je crois qu'en ce moment le cœur du roi souffre et a besoin d'être consolé ; mais le roi ne m'aime pas, il aime une autre femme.

LE ROI

Moi !... une autre femme ?... Et laquelle ?

DIANE

La reine, sire.

LA REINE, à part

Mon Dieu !...

LE ROI

La reine ?... Taisez-vous, Diane, taisez-vous !...

DIANE

Oui, vous aimez la reine, et c'est pour moi une grande joie, un grand bonheur de vous le dire.

LE ROI

Vous vous trompez, Diane, et, si cela était... oh ! je serais trop malheureux !

(Il tombe dans un fauteuil.)

RICHELIEU, à part

Ouais !...

DIANE

Et pourquoi donc, sire ?...

LE ROI

Oh ! parce que la reine ne m'aime pas.

DIANE

Elle ne vous aime pas ?

LE ROI

Si elle m'aimait, serait-elle donc ainsi réservée jusqu'à l'indifférence ? mettrait-elle sans cesse un obstacle quelconque entre elle et moi ? Non, Diane, croyez-en un homme qui a de l'amour plein le cœur, la reine ne m'aime pas... et je ne puis pas dire : la reine ne m'aime plus... car la reine ne m'a jamais aimé.

LA REINE, à part

Oh !...

DIANE

Mais vous, vous l'aimiez, sire... Dites donc que vous l'aimiez, vous ! dites donc que vous n'aimez qu'elle ! dites donc que votre amour pour toute autre femme ne sera jamais que du dépit ! Avouez-moi cela ; accordez-moi cette grâce, pour tout le mal que la reine m'a fait, de m'avouer que vous aimez la reine.

(Elle se jette à ses pieds.)

LE ROI

Diane !... Diane à mes genoux !...

DIANE

Chacun de nous est à sa place, sire ; entre qui veut, je ne crains pas d'être vue ainsi. En serait-il de même, si c'était vous

qui fussiez à mes pieds ?

LE ROI

Relevez-vous, Diane...

DIANE

Non, pas avant que vous m'ayez dit votre véritable secret... La vérité, la grande, la profonde vérité... c'est que vous ne m'aimez pas ! c'est que vous aimez la reine !

LE ROI

Mais à quoi vous servirait-il que je vous fisse un pareil aveu, Diane ?

DIANE

Oh ! je vais vous le dire : c'est qu'au lieu de me plaindre à vous de ce qui arrive, j'en remercierais le ciel ; c'est qu'alors je vous dirais : « Oh ! sire, comme vous vous trompez ! comme vous pouvez être heureux ! »

LE ROI

Mais c'est à elle qu'il faut dire cela, ce n'est pas à moi...

DIANE

Aussi l'occasion seule me manque. Si la reine était là, voici ce que je lui dirais : « Oh ! ma chère Majesté ! vous croyez que le roi ne vous aime pas... »

LE ROI

Elle croit cela, elle qui me repousse, qui me chasse !...

DIANE

« Hélas ! – lui dirais-je toujours – que de femmes seraient heureuses d'une pareille indifférence !... Elles comprendraient qu'il suffit d'un regard pour en faire de l'amour, d'un mot pour la changer en adoration ! Ce mot, votre dignité vous empêche de le dire ? ce regard, vous êtes trop fière pour le laisser tomber sur lui ? Eh ! mon Dieu ! à nous autres femmes, la religion le dit, notre grandeur est dans notre humilité, notre force est dans notre faiblesse. Laissez la dignité à l'époux, la fierté au roi ; c'est l'apanage des hommes et des rois d'être dignes et fiers ; mais vous, reine, mais vous, femme, contentez-vous d'aimer, d'être douce, patiente, consolatrice ; ayez une tristesse pour chacun de

ses départs, un sourire pour chacun de ses retours ; enfin, soyez femme d'abord, reine ensuite... et vous verrez que vous serez heureuse !... » Si elle était là, sire, voilà ce que je lui dirais.

LE ROI

Diane, vous êtes un ange !

DIANE

C'est donc vrai, bien vrai, ce que je dis ?...

LE ROI

Diane, il y a dix minutes que je mettais mon amour entre vos mains... Diane, j'y laisse plus que mon amour, j'y laisse mon bonheur ! Oh ! Diane ! Diane !... si la reine vous avait entendue !

(Il sort par le fond.)

Scène X

Diane, la reine, puis la maréchale.

DIANE

Eh bien, madame ?...

LA REINE

Oh ! dans mes bras, sur mon cœur !... Viens ! viens !

DIANE

Oh ! ma bien-aimée reine !

LA MARÉCHALE, à part

Diane ! dans les bras de Sa Majesté !... (Haute et s'avançant.) Pardon, madame, la surprise... la joie... Je venais dire à la reine qu'on l'attend, qu'il est plus de onze heures... et...

LA REINE

Faites ouvrir, madame la maréchale ! (Prenant Diane par la main, et entrant avec elle dans le boudoir.) Messieurs, mademoiselle de Ruffé est présentée.

(Les portes se referment sur elle et sur la maréchale.)

Scène XI

Richelieu, seul, sortant de sa cachette.

Ouf ! je suis en nage !... Bonté du ciel ! qu'est-ce qui nous tombe là ?... Il était amoureux de sa femme !... Voilà de ces cho-

ses de l'autre monde, auxquelles on ne s'attend pas dans celui-ci, et qui prouvent que l'on ne doit s'étonner de rien. Pour moi, on viendrait me dire maintenant que le roi de Maroc épouse mademoiselle de Charolais, que Deveau est un aigle, que Mailly est un saint, que M. de Fleury est un grand homme, et que l'on m'a fait Turc sans que je m'en doutasse, je n'en éprouverais pas la moindre surprise. Je suis préparé à tout.

Scène XII

Richelieu, Bachelier.

BACHELIER

Le roi fait dire à M. le duc qu'il est inutile de l'attendre.

RICHELIEU

Parbleu ! je le savais de reste !

BACHELIER, radieux

M. le duc sait donc que tout marche à ravir ?

RICHELIEU

Vous trouvez ?...

BACHELIER

L'entretien avec mademoiselle de Ruffé a eu un excellent résultat.

RICHELIEU

Vrai ?

BACHELIER

Sa Majesté était très-émue en rentrant.

RICHELIEU

Ce bon Bachelier !

BACHELIER

Il est évident qu'il aimait en secret, et que l'objet de cet amour était mademoiselle de Ruffé. Comme M. le duc a deviné cela tout de suite ! quelle habileté ! quelle justesse dans le coup d'œil ! Si M. le duc fait preuve, à la guerre, de la même perspicacité qu'en amour, jamais les armées du roi n'auront été commandées par un si grand général.

RICHELIEU

Merci, Bachelier, merci !... ce que vous me dites là me fait bien du plaisir. Avez-vous des commissions pour l'Allemagne, mon ami ?

BACHELIER

Moi ?...

RICHELIEU

Je pars demain matin.

BACHELIER

Vous, monsieur le duc ?...

RICHELIEU

Je pars ce soir, je pars dans une heure.

BACHELIER

Vous partez ?

RICHELIEU

À l'instant ! ou, si vous me retenez, si vous ne voulez pas que je vous étrangle, vous allez m'expliquer comment il se fait que, le roi aimant la reine, la reine aimant le roi, tout cela s'arrangeant le mieux du monde et constituant un petit ménage bien doux, bien modeste, bien gentil, bien bourgeois, et si touchant, que vous m'en voyez encore attendri jusqu'aux larmes, Bachelier, vous allez m'expliquer pourquoi roi et reine, et mari et femme ne savourent pas tout à leur aise leur mutuelle tendresse, et qui diable s'oppose à ce qu'ils s'en entretiennent toute la journée... hein ?...

BACHELIER

Mais je ne comprends point...

RICHELIEU

Ce n'est pas vous qui vous y opposez, n'est-ce pas ? ce n'est pas moi non plus qui m'y oppose... Alors, qui est-ce ? où est l'obstacle ? Voilà ce que je vous demande.

BACHELIER

L'obstacle ?...

RICHELIEU

Oui !

BACHELIER

Mais il n'y en a pas, d'obstacle.

RICHELIEU

Mais je vous dis qu'il y en a un, moi !... Regardez, Bachelier ; regardez à droite, regardez à gauche, regardez devant, regardez derrière vous ! car enfin, il y a un corridor qui va du roi chez la reine... Le corridor, il est là...

BACHELIER

Oui ; mais, onze heures du soir venues, il se ferme !

RICHELIEU

Comment ! il se ferme ?...

BACHELIER

Au verrou, même !

RICHELIEU

Hein ?

BACHELIER

Je dis : au verrou...

RICHELIEU

Tu dis : au verrou ? Répète, Bachelier ! répète, mon ami ! Au verrou ?

BACHELIER

Sans doute, au verrou.

RICHELIEU

Et moi qui lui demande depuis une heure où est l'obstacle !... Bachelier, mon ami, il faut que je vous embrasse.

BACHELIER

Monsieur le duc !

RICHELIEU

Vous auriez pu me dire cela hier ; vous auriez pu me dire cela ce matin, vous auriez même pu, à cette heure, ne pas me le faire attendre si longtemps ; mais mieux vaut tard que jamais... Bachelier, nous sommes sauvés !

BACHELIER

Sauvés ?

RICHELIEU

Oui ; courez chez le roi.

BACHELIER

Plaît-il ?...

RICHELIEU

Dites-lui que la reine désire lui parler.

BACHELIER

La reine ?...

RICHELIEU

Qu'elle l'attend. Courez !...

BACHELIER

La reine attend le roi ?

RICHELIEU

Impatiemment, Bachelier ! Mais courez, courez donc !

Scène XIII

Richelieu, seul.

Il y a un verrou !... Ah ! monsieur de Fleury, je comprends... Vous avez un roi jeune, passionné, et vous vous êtes dit, en voyant une reine jeune et belle : « Mon règne est fini, et voilà celle qui va gouverner à ma place. » Alors, comme cette reine est pleine de scrupules, vous lui avez fait cadeau d'un verrou. De sorte que le roi est toujours le roi, mais que la reine n'est pas encore la reine. (Onze heures sonnent.) Silence !

Scène XIV

Richelieu, la reine.

LA REINE, venant du boudoir et parlant
à madame de Boufflers, qui n'entre pas

Non, ma chère maréchale, c'est inutile ; il est onze heures. Maintenant, M. de Ruffé doit être libre, et demain, je vous attends à mon lever avec lui, M. d'Aspremont et Diane. (La porte du boudoir se ferme.) Ah ! que l'on aime à se sentir soulagé d'un soupçon !... que cela fait de bien, de retrouver une amie que l'on croyait perdue, et comme on respire à l'aise !... (Richelieu s'avance

et salue respectueusement.) M. de Richelieu !...

RICHELIEU

Je ne demande pas à Votre Majesté si elle est contente de sa soirée. Elle a fait des heureux puisqu'elle est heureuse.

LA REINE

M. de Richelieu chez moi ! et à cette heure !...

RICHELIEU

J'y viens de la part du roi, madame ; du roi que je quitte et qui m'a autorisé à vous apporter tous ses compliments.

LA REINE

Tous ses compliments ! Et comment se fait-il que le roi ne soit pas venu lui-même ?

RICHELIEU

Mais parce qu'il a dit... moi, je commence par vous affirmer que je n'ai pas voulu le croire !... parce qu'il a dit que plusieurs fois il était venu, et avait trouvé... Comment appelle-t-il donc cela ?... Et avait trouvé le... le... verrou poussé.

LA REINE, embarrassée

Le verrou ?...

RICHELIEU

Oui. Alors, c'est bien le verrou, n'est-ce pas ? Il paraît que c'est un nouvel instrument qui a été inventé pendant que j'étais en Allemagne... Je n'ai pas voulu croire le roi ; je lui ai dit : « Oh ! sire, un verrou pour Votre Majesté ! » Alors, le roi m'a répondu : « C'est comme je vous le dis, mon cher duc, et si vous en doutez, allez-y voir vous-même. »

LA REINE

Monsieur !

RICHELIEU

Alors, je suis venu, me regardant comme suffisamment autorisé ; mais je proteste à Votre Majesté que, malgré l'affirmation du roi, mon doute subsiste ; et à moins que je ne voie par moi-même le verrou en question...

LA REINE

Mais que faites-vous donc, monsieur ?

RICHELIEU, allant à la porte
de la chambre à coucher

Ah ! par ma foi, oui !... Ah ! voilà donc ce qu'on appelle un verrou ? C'est un instrument fort ingénieux, mais après dix ans de mariage... (Le dévissant avec la pointe de son épée, qu'il casse.) Un véritable verrou ! fort coquet, fort élégant, mais qui n'en est pas moins un verrou. (L'apportant sur sa main.) Par ma foi, le voilà, et...

LA REINE

Comment, le voilà ?

RICHELIEU

En personne ! Il m'est resté dans la main ; je le porterai demain au roi pour fermer la grande porte de la Bastille.

(Le duc salue respectueusement et sort.)

LA REINE, s'asseyant dans un fauteuil

Ah ! Louis ! Louis ! si vous saviez comme je vous aime !... (On entend gratter à la porte du corridor du roi. La porte s'entr'ouvre doucement. La reine se lève.) Le roi !...

Scène XV

Les mêmes, le roi.

RICHELIEU, de la porte du fond,
dont il tient les battants

Que Votre Majesté dise encore que je suis son ennemi !

(Le duc ferme la porte du fond.

Au même instant, le roi paraît à gauche.)

LE ROI

Marie !...

LA REINE

Mon roi !... mon maître !...

(Elle lui ouvre ses bras.)

DISTRIBUTION

Le roi	M. Armand
Le duc de Richelieu	M. Dupuis
Le général de Ruffé	M. Julian
Deveau	M. Ferville
Octave d'Aspremont	M. Landrol
Bachelier	M. Blaisot
Le comte de Mailly	M. Richard
Le duc de Melun	M. Théophile
Le comte de Grandveau	M. Blondel
Bertrand	M. Numa fils
Picard	M. Bordier
Comtois	M. Louis
Un huissier	M. Ismaël
Diane de Ruffé	M ^{me} Rose-Chéri
La maréchale de Boufflers	M ^{me} Chéri-Lesueur
La reine	M ^{me} Bloch
Madame la duchesse	M ^{me} Mélanie
Mademoiselle de Charolais	M ^{me} Delphine Marquet
Mademoiselle de Clermont	M ^{me} Gravières
La comtesse de Mailly	M ^{me} Rima
Marthe	M ^{me} Constance.
Une tailleuse, gentilshommes et dames de la cour, piqueurs, valets, etc.	

*En 1730. Le premier acte, à Satory ;
les deux autres, à Versailles.*